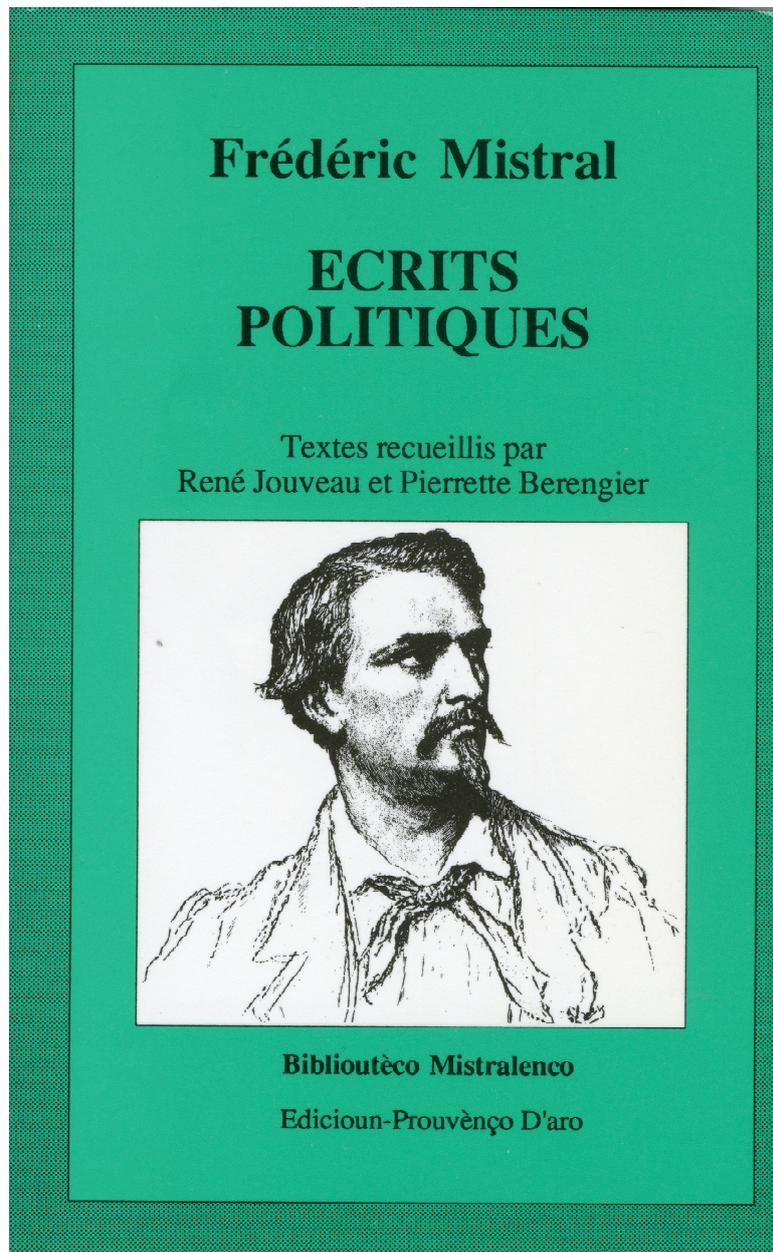


Ecrits Politiques Frédéric Mistral



Mes en ligno emé l'amablo autoursacioun dis Edicioun-Prouvènço D'aro
"Flora pargue" Bast. D. 64, Traverso Paul -13008 Marsiho

Préface

Dieu sait ce que les idées politiques de Mistral ont pu faire couler d'encre. Mistral était-il républicain? Était-il royaliste? Le mieux, sans doute, était de suivre la pensée de Mistral au jour le jour. A l'époque d'Aix, Mistral était sincèrement républicain. A Aix, avec les autres étudiants républicains, il aimait faire du bruit la nuit dans les quartiers bourgeois de la ville. C'est raconté dans ses "Mémoires". Mistral, il est vrai, n'a pas publié ces pages consacrées à ces débordements d'étudiant républicain. Elles ont été publiées depuis. A Maillane, cela n'avait pas plu. Sous l'Empire, les opinions de Mistral ont assez rapidement évolué. Mistral réagit volontiers à l'événement. De plus en plus, il juge de la hauteur de son génie, si tant est que le génie prédispose à des jugements particulièrement pertinents. En tout cas, ils sont importants pour ses disciples qui y voient un aspect de son génie.

Mistral a eu des mots drôles sur son républicanisme. C'est ainsi qu'il dit à un député, le jour de l'inauguration du monument au Tambour d'Arcole, qui regrettait que Mistral ne soit pas républicain: —

Coume, siéu pas republican, iéu qu'ai escri Lou Tambour d'Arcolo!

Et, effectivement, là-dessus, il n'y avait rien à dire.

Si Mistral a eu des idées politiques "arrêtées", il s'est flatté un jour, devant Barrès, qu'ayant eu "ses" idées politiques, elles n'aient jamais gêné son action dans le Félibrige; ce qui, entre parenthèses, était dire que, pour lui, rien n'était plus important que le Félibrige.

En effet, si Mistral a eu des idées politiques, et des idées politiques auxquelles il tenait, son grand souci, le souci de sa vie, aura été de sauver la langue provençale et, en même temps, de rendre plus libres les Provençaux sur leurs terres. On peut même penser que Mistral eut accepté aussi bien d'une monarchie que de... Boulanger le régime dont il rêvait.

N'ayant jamais accepté de figurer sur une liste électorale (pour des raisons pratiques), sauf à Maillane où il figurait sur les deux listes opposées, Mistral a dit qu'il n'eut accepté de mandat que s'il s'était agi de siéger dans une assemblée constituante.

Nous pensons avoir rassemblé assez de textes pour donner une idée de la pensée politique de Mistral. On en tirera les conclusions que l'on voudra; mais, sans doute, sera-t-on porté à minimiser les plus tranchées. La grande mobilité de l'esprit de Mistral sera toujours, pour ses disciples, un aspect particulièrement fécond de sa pensée et d'un certain humanisme (scepticisme?) provençal.

René Jouveau

Le classement a été fait par ordre chronologique, ce qui fut facile pour la correspondance mais plus gênant pour les autres textes.

Pour les articles de journaux, nous les avons placés à la date de parution, partant du principe qu'il n'y avait en général pas un délai trop important entre la rédaction et la parution.

Pour les citations, recueillies dans l'A.P., nous avons choisi de les placer à l'année précédente, sachant que *l'Armana* paraît, et paraissait toujours à la fin de cette année-là. Mais ne pouvant dater exactement la rédaction de ces articles, nous les avons groupés à la fin du chapitre, sans date précise. Evidemment, il est possible que tel article *d'armana* placé en fin d'année, soit antérieur par sa rédaction à telle lettre du mois d'août. Il nous était matériellement impossible de vérifier tout cela. De toute façon, si l'évolution des idées de Mistral est certaine, elle s'est toujours faite à long terme et il n'y aura pas de distorsion entre l'évolution réelle et ce classement que certains trouveront peut-être arbitraire.

Enfin, dans une annexe, nous avons placé tout ce pour quoi nous n'avons pas de date. Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que l'on ne puisse la trouver...

Pierrette Bérengier

- - -

1848

10 mars 1848

à Roumanille

Liberté, égalité, fraternité!!!

Heureusement j'ai vu le chaleureux citoyen Monnier (qui était à la pension Dupuy) avec lequel nous avons sympathisé, fraternisé, républicanisé, comme les premiers républicains. Le dimanche soir, j'ai été au théâtre. J'ai vu jouer *La Juive* et entendu chanter *La Marseillaise* et le chant du départ. Dieu! quelle admiration! quelle ardeur! quelles émotions! quels transports! Je ne me possédais plus, j'étais ahuri, ébaubi, remué jusqu'au fond des entrailles!

Memòri

- - -

26 avril 1848

à Roumanille

Liberté!
Egalité!
Fraternité!

Cher poète,

Me voici encore, frappant à votre porte, au risque impardonnable de vous causer de l'ennui, mais je m'en rapporte au conseil du fils de l'homme: Frappez et l'on vous ouvrira. Il me tardait de causer un instant avec vous, dans un moment où il est si agréable de vivre en Europe, dans un moment où les nouvelles sont si rapides, si frappantes et si consolantes pour un Républicain. Qu'en dites-vous, Messieurs Nicolas, Guillaume et Ferdinand? Est-il vrai que vous ayez passé l'arme à gauche? Vos abominables adulateurs, leurs excellences Guizot, Metternich et autres, ne vous avaient donc jamais parlé du vieux proverbe:

Es toujours pèr la trop sarra
Que s'escapo l'anguielo ?

Eh! Mes amis, vous venez de montrer au monde une prudence excessivement rare dans les gens de votre espèce! Bon voyage, et surtout défaites-vous de ces vellétés de césars, autocrates, etc. Je suis enchanté que les héros de février n'aient pas travaillé pour le roi de Prusse.

N'êtes-vous pas de mon avis, citoyen Roumanille, et n'avez vous pas abjuré ces mauvaises craintes que vous exposez sur la durée de la République si les anciennes haines venaient à relever la tête. N'ayez pas peur; ayez foi dans l'avenir; la foi soulève les montagnes; moi, je ne suis pas de ceux qui de rien se font des monstres épouvantables, qui voient l'avenir sous un aspect sombre, effrayant. Bien loin de là, je ne vois l'avenir que sous une forme riante; je n'aperçois que des fleurs, que des couronnes de myrte, de lierre et de laurier. Que si, l'envie, à peau de parchemin, aux yeux pochés, cherche à injecter son venin dans les veines de la liberté naissante, n'y a-t-il plus d'honnêtes gens pour se lever en masse et l'écraser dans la boue? Parlez-moi un peu du club avignonnais et des Jésuites.

Mais voyons, beau nourrisson des Muses, dormez-vous? Ignorez-vous qu'il y a neuf cents représentants à choisir dans le peuple, oui, neuf cents plébéiens neufs et purs de tout gouvernement? Pourquoi ne pas vous mettre sur les rangs? Je ne sais que trop hélas! que des haines, des préjugés, s'élèvent contre vous, pauvre enfant du Pio; mais enfin, c'est égal; si ce n'est aux élections de 1848, ce sera aux autres; croyez-moi, profitez du temps, cher ami; lancez-vous, faites quelque chose de chaud, de patriotique, d'enlevant. Faites-vous connaître morbleu. Faites du chaud et toujours du chaud; quittez les prairies s'il vous plaît, poétisez avec ardeur notre belle République. Quant à moi, pauvre poète dégringolé du Parnasse, je prends la liberté de soumettre à votre jugement ces quelques strophes qui expriment si imparfaitement ce qui se passa dans mon cœur.

Gloire au grand peuple au peuple magnanime
Dont le courroux brisa la royauté!
Guerre aux tyrans, tel fut son cri sublime
Quand il fallut venger la liberté.
Avec les rois plus de pactes frivoles,
Plus de traités violés tant de fois:
La perfidie inspire leurs paroles...
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Ah! trop longtemps ces vampires immondes
Qui s'engraissaient du sang des malheureux,
Ont infecté les peuples des deux mondes
De leur contact impur et dangereux.
Mais affranchi de leur joug despotique,
Ne cède plus, peuple, reprends tes droits!
Et crions tous: Vive la République!
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Le peuple est bon, il souffre l'injustice,
Car, il est pauvre, il a besoin de tous...
Mais quand le fiel déborde du calice,
Quand le mépris vient aigrir son courroux,
Comme un coursier qui mord et rompt ses rênes
Il reconquiert sa fierté d'autrefois.
Hier, d'un seul bond, il a rompu ses chaînes...

Guerre éternelle entre nous et les rois!
Voilà qu'un jour, et ce grand jour s'avance,
Tous les mortels se donneront la main.
- Non! diront-ils, frères, plus de souffrances!
Avec les rois l'égoïsme a pris fin,
Plus de partage en duchés, en royaumes;
La liberté nous range sous ses lois;
Dès aujourd'hui redevons des hommes...
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Le despotisme est un palais qui tombe;
Faisons si bien qu'il s'écroule en entier,
Pour qu'ils n'aient pas à frémir dans la tombe,
Ceux qui sont morts, les martyrs de février!
Réveillez-vous, enfants de la Gironde,
Et tressaillez dans vos sépulcres froids:
La liberté va conquérir le monde ...
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Le chant du Peuple

Memòri

- - -

1er mai 1848

à Roumanille

Ah! Ils (les parents de Rouma) doivent être bien joyeux maintenant que la liste Lamartine est triomphante, et plutôt au Ciel que toute la France envoie des représentants comme les nôtres!
Aux élections d'Arles, il y a eu un trait impayable; Gleize déchirait; il a été griffé par un paysan.

Memòri

- - -

4 mai 1848

à Mathieu

J'oubliais de te dire que j'ai été à Marseille au banquet patriotique, mon cher, c'est tout dire, j'étais au Paradis.

Coll. privée

- - -

13 mai 1848

Comment serait-il possible de n'être pas glacé par la peur, lorsqu'on a conservé sa foi primitive et que l'on jette un regard autour de soi ? hélas! cher ami, je tremble de deviner, mais je pressens une épouvantable catastrophe..

...Ah! depuis un mois il s'est opéré dans mes idées bien du changement. Moi, qui croyais à la République et à la bonne foi de ceux qui la dirigent, comme l'on croit à Dieu, moi qui m'étais fait de ce gouvernement une idée si pure, si belle, si facilement réalisable, me voilà bien déçu.

Certes, la République, je l'aime toujours avec ferveur, toujours je suis pour elle enthousiaste, mais mon opinion sur les hommes n'est plus la même. J'ai considéré la conduite de ces hommes qui se proclamaient les amis de l'humanité, qui se donnaient la mission de régénérer le monde et de ramener l'âge d'or, et j'ai vu que c'était de faux prophètes et qu'en creusant au fond de leur âme on n'y trouvait que mensonges, orgueil et vanité!

J'ai admiré la sublimité des théories, la grandeur des entreprises et la pompe des paroles, mais j'ai reconnu en pleurant que la bonne foi était à jamais bannie de ce monde et que le bien ne pouvait triompher sur la terre! Et alors, je suis rentré en moi-même, je me suis rappelé que, d'après le livre de notre croyance, il fallait que le monde arrivât au point de dégradation où il était aujourd'hui, et qu'ils erraient grandement ceux qui, dans leur présomption et contrairement aux écritures, prétendent que l'humanité va se perfectionnant tous les jours.

Réfléchissez là-dessus et considérez quel est l'aveuglement de notre siècle.

Memòri (p.859)

- - -

Coq du 11 juin 1848

Comment on devient libre

Quand les Juifs, se pressant au rocher de Solyme,
Avec rage criaient: Mort au blasphémateur!
Quand ce peuple, outrageant ton dévouement sublime,
Ô Christ, t'appelait imposteur!
Ton âme dans le ciel s'exhala comme un baume

Epandu sur l'Humanité
Et de ton sang, ô Fils de l'Homme
De ton sang généreux jaillit la Liberté!

Quand l'altière Stamboul et sa perfide engeance
Promenaient leur fureur sur la cendre d'Argos,
Hydra jeta soudain un long cri de vengeance
Dont retentit l'écho d'Athos;
Léonidas parut, à ce cri d'allégresse,
Devant le Turc épouvanté,
Et de ton sang, ô jeune Grèce,
De ton sang généreux jaillit la Liberté!

Quand l'Anglais, dominant aux rives du grand fleuve,
Abusait de ses droits sur de pauvres colons,
Le désespoir émut l'orphelin et la veuve,
Et le créole aux cheveux blonds;
Washington enflamma la peuplade héroïque,
Et fit pâlir la royauté;
Et de ton sang, brave Amérique,
De ton sang généreux jaillit la Liberté!

Et quand sur nos aïeux la verge féodale
Frappait pour assouvir les caprices des grands,
Le pauvre, que le riche écrasait sous la dalle,
Exaspéré, sortit des rangs,
Peuple, comme tes rois, tu devins inflexible,
Tu rachetas l'égalité,
Et, de ton sang, peuple invincible,
De ton sang généreux jaillit la Liberté!

Quand l'hydre insatiable a relevé la tête,
Renchérissant de haine et d'affreuse impudeur,
- Le despote n'a pu conjurer la tempête,
Que souleva son déshonneur...
Le peuple a triomphé, mûri par la souffrance
Et par l'austère pauvreté,
Et de ton sang, ô belle France,
De ton sang généreux jaillit la Liberté!

O vous, vous qui, le soir, pleurez dans l'esclavage,
N'espérez de vos rois ni grâce ni pitié;
Ecrasez, étouffez, avec un saint courage,
Tous ces germes d'inimitié;
L'homme fort, le héros, celui dont le cœur vibre,
S'immole pour la vérité,
Du sang, si l'on veut être libre!...
De ton sang généreux jaillit la Liberté!

Republico de 1848

I proumiéri prouclamacioun, signado e enlusido dóu noum de Lamartino, moun lirisme boumbiguè dins un cant afouga que li journalet d'Arle e d'Avignoun reprouduguèron!

Réveillez-vous, enfants de la Gironde,
Et tressaillez dans vos sépulcres froids:
La liberté va rajeunir le monde...
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Un entousiasme fòu m'avié subran enchuscla pèr aquélis idèio bourgalo, umanitouso, que vesiéu dins sa flour! E moun republicanisme, en escandalisant li réalisto de Maiano - que me tratèron de "pèu virado", fasié la felicitá di republican dóu liò, qu'estènt mendre en noumbre, èron fièr e ravi de me veire canta la Marsiheso em' éli.

Memòri Plon (p. 148)

- - -

D'en-proumié, aurias di que tout èro à plan-pèd. Pèr li representa dins l'Assemblado Naciounalo, li Prouvençau, mai-que-mai sage, avien manda la crèmo de ço que i'avié de bon: d'ome coume Berryer, Lamartino, Lamennais, Béranger, Lacordaire, Garnier, Pagès, Marie, em'un porto-fais pouèto que ié disien Astouin. Mai li treblo-coumuno, li seitàri dóu diable, lèu empouisounèron tout. Li journado de Jun, emé si chaple e si massacre, espaventèron la nacioun. Li moudera se refrejèron, lis enrabia s'encaïnèron e iéu, sus mi pantai de republico platounico uno brumour s'escampihè.

Memòri - Plon (p. 154)

- - -

(d'après lettres à Roumanille)

Li Meissoun

D'amount li rèi à boudre cabussavon
Souto li cop di pople trop gibla
E marridoun, li pople se chaplavon
Coume à l'eiròu, lis espigo de blad.

F. M.

- - -

1849

Février 1849

à Roumanille

Oh! que ne donnerai-je pour vous voir désaveuglé et tiré de cette clique qui va donner trois cent mille francs à la ci-devant Duchesse d'Orléans. C'est égal, je vous aime et vous aimerai toujours blanc ou noir.

Memòri (p. 867)

- - -

15 mars 1849

Ne parlons pas de la politique, nous ne sommes pas bien d'accord là-dessus, mais du moins laissez-moi vous dire ceci:

Monsieur Roumanille, avant de qualifier la République romaine de stupide, allez faire un petit voyage dans les états pontificaux et à votre retour vous me direz lequel pays, de la Romagne gouvernée par les Papes ou de la France bouleversée par nos révolutions, est plus libre, plus éclairé, plus patriote, moins corrompu; ensuite vous me direz s'il n'est pas permis à un peuple aussi avili par les soprani et les cardinaux de briser un joug de fer et de renouveler son sang à la fontaine républicaine. Voici quelle a toujours été et qu'elle sera toujours ma devise:

Guerre éternelle entre nous et les rois.

Cela n'empêche pas que je ne crois en Dieu et que je sois bon catholique.

Excusez mes expressions un peu vives eu égard à mon ardent amour de la république que je vois foulée aux pieds par une réaction lâche et sans pudeur.

Memòri

- - -

à Mathieu de Maillane

J'ai souffert dans mon cœur, en voyant que tu n'avais pas eu la force d'adopter les principes austères de la démocratie et d'entrer dans le rude et glorieux sentier du socialisme.
Col. privée.

23 avril 1849

à Roumanille

Vos fameux conciliateurs de la Gazette viennent de produire une liste de candidats très conciliants: sur neuf députés ils présentent sept carlistes reconnus et deux conservateurs; si, l'on peut avoir cette impudence sous un régime républicain de ne pas présenter un seul démocrate! On voit bien qu'avec ces gens-là il n'y a pas d'alliance possible: je crois cette fois que les républicains l'emporteront dans les Bouches-du-Rhône.

Memòri

- - -

Aix 9 juin 1849

à Roumanille

Il est bien évident maintenant que la droite de l'Assemblée, c'est-à-dire les blancs, les bleus, les faux républicains, enfin tout ce qui s'intitule honnête et modéré n'est qu'une horde de brigands qui ne tendent qu'à traîner la France dans la boue, à avilir cette sainte République qui, à sa première apparition, fit dégringoler six rois et qui maintenant n'est plus qu'une fragile poupée que le moindre roitelet peut braver et brave impunément.

Il est bien évident que ceux qui votent contre l'abolition de l'impôt du sel, des lettres, des boissons ne sont pas et ne peuvent pas être les amis du peuple.

Vous me disiez quand je vous vis que les romains, Mazzoni, Garibaldi et autres gaspillaient et vendaient tous les chefs d'œuvre de la ville éternelle; eh bien! cher ami, nous allons voir si le boulet qui va ravager le Vatican et Saint-Pierre sera romain ou français, nous allons voir quels seront les vandales, des révolutionnaires romains ou du général royaliste Oudinot.

Vous me reprochez d'être trop rouge. Eh! diable, comment voulez-vous que je ne vois pas rouge sang de bœuf, quand je vois nos honnêtes modérés, Odilon, Thiers, Berryer, Falloux faire monter la garde au pied des Alpes à notre brave armée, tandis que Radetzki met la belle et malheureuse Italie à feu et à sang, galopant avec ses Croates sur les ruines fumantes de Milan, Peschiera, Padoue, Vérone, Alexandrie, Gênes, Boulogne, Ancône, Sinigaglia, Florence, Livorne, etc... pillant, violant, détruisant tous les plus beaux vestiges que l'art ait laissé dans le monde, et le Pape soutirant les quêtes de l'Irlande affamée, pour soudoyer les spadassins qui vont rétablir ses armoiries par les villes saccagées par l'autrichien!

O abomination! Et un Pontife du Christ qui ne devrait avoir qu'un bâton et des sandales, un Pontife qui a empêché ses sujets de voler au secours de Milan assiégé par les Croates, ne va pas s'interposer entre deux armées, venues au mains pour sa propre cause, entre ses sujets qu'il appelle des bêtes féroces et ces mêmes Croates qu'il appelle ses très chers fils en J. C.

Oh! heureusement il n'était pas entouré de cardinaux, celui qui mourait sur la barricade, entre deux hordes furieuses, l'olivier à la main!

Et qui ne serait pas rouge ? Vous-même, cher ami, vous êtes trop généreux, pour ne pas l'être dans votre cœur, si vous voulez bien voir que dans la grande montagne s'est relégué tout ce qui restait en France d'amour pour son pays, pour la liberté, pour le bien-être du prolétaire et pour l'émancipation des peuples.

Memòri

- - -

Maillane 18 août 1849

à Roumanille

Mon cher Monsieur R., nous vivons dans une mauvaise et cruelle époque. Bien que ma lettre soit si paisible, je vous avoue que bien souvent mon cœur est tout en feu et que je maudis ceux qui gouvernent l'humanité d'une manière si petite et si honteuse.

Je lisais tout à l'heure la lettre que l'Archevêque de Paris vient d'écrire au Ministre des Affaires Etrangères, lettre sublime où il reproche au gouvernement présent l'abandon de la Pologne et de Venise - malheur, trois fois malheur, s'écrie le saint homme, au gouvernement qui voit d'un œil sec l'agonie d'un peuple vaincu! [...]

L'expédition de Rome aura, grâce à Dieu, porté le dernier coup au respect de la royauté. Allez, lâches, allez rétablir des Papes, et la gloire couronnera vos succès.

Memòri

- - -

1850

Aix 28 mai 1850

à Roumanille

(A propos de La Commune, journal auquel collaborait Roumanille)

(...) Le style de vos dialogues est de plus en plus piquant et original, coloré et fortement imprégné d'ail, mais je trouve le sujet bien invraisemblable et bien ridicule; dites-le moi franchement, croyez-vous à des paysans assez stupides pour penser au partage ou du moins assez insensés pour confier leurs espérances à un autre individu et au maître d'école.

Je vous défie d'avoir entendu un paysan parler sérieusement de partage; et leur prêter de pareils discours, c'est se moquer d'eux et du monde. Vous savez d'ailleurs quel a été l'insuccès des petits livres de la rue de Poitiers qui ne contenaient que des calomnies contre la république et des scènes de partageux, n'ayant d'autre mérite que celui de faire penser les paysans au partage; ensuite vos dialogues ont ce défaut de ne servir d'aliment qu'à la haine d'un parti, attendu que vous bafouez sans cesse les idées des uns, sans jamais dire un mot contre celles des autres, et de cette manière vous obtenez un résultat, c'est d'enraciner de plus en plus dans leurs préjugés ceux qui vous lisent.

Memòri

- - -

20 novembre 1850

à Roumanille

Malgré votre insinuant et spirituel préambule vous ne pouvez me décider à signer de mon nom quelque chose que ce soit dans la "Commune" mal nommée. Ma conscience me reprocherait longtemps d'avoir apporté le moindre matériau à l'œuvre d'abomination. Si j'avais su plus tôt que notre "Abeille provençale" ne devait être autre chose que le rez-de-chaussée de la "Commune", certainement n'aurais-je pas consenti à livrer mes informes essais à la Gloire (sic). Mais je vous ai donné ma parole; et dès lors, pour prendre un moyen terme, je consens à signer mes poésies, non pas F. Mistral, mais Ambrosi Boufarel. (...)

Isclò d'Or (J. Boutière p.186 t. 1)

- - -

A z-Ais après 1848
(en 1850?)

Erian un vòu, nous autre - es pas ço que fasian de miés, - que poulitiquejavian coume d'esclop, à touto zuerto. I'avié no turno, à la bourgado, encò dóu vinatié, Brissa, ounte anavian, de vòuto, passa 'n tros de vihado. Ero amusant de sèire, dins aquelo salo basso, au lume di calèu, autour de l'ongui taulo cargado de pechié, emé li demoucrato que venien aqui, lou sero, abrama, fervourous coume de devot de glèiso.

(...) Juvert (...) desvouloupavo sa tèsi: "Tant que faran pas sauta 4 o 500000 tèsto, la republico, en Franço, pòu pas èstre assetado". Lou brindaire Brissa (...): "Petard de Diéu! cridavo, vivo la republico". Lou courdounié Tempié (...) cantavo:

C'était le 28 Juillet
De l'année mille huit cent trente

o bèn:

D'enguènt de sabre

Ié vougneiren li ren
E si cadabre
Pièi li tirassaren.

Nous autre, quatre o cinq estudiant qu'erian aqui, representavian au clube "la jouinesso dis escolo". Tóuti pièi jitavian quàuqui sòu sus taulo, pèr paga li calèn e lou vin de Brissa, e 'n sourtèn, vers miejo-niue, fasian ço qu'apelavon uno manifestacioun pacifico; à cha dous davalavian à travès de la vilo endourmido e deserto e particulieramen au bèu quartié di noble, bramavian sus l'estiganço de li faire rena:

Oh! quand viendra la belle!
Voilà des mille et des cents ans
Que Jean Guètré t'appelle,
République des paysans!

Enterin que prenian part coume de fouligas à-n-aquéli carnavalado, Roumaniho, pèr lis idèio au contro, publicavo en Avignoun dins un journau de guerro apela la Coumuno, aquéli dialogue sena, grana, valènt tau que La Ferigoulo, Li Capelan etc.

Tros inedi di Memòri, Fe (n°104 -105, 1948)

- - -

1851

30 décembre 1851

à Roumanille

(Nous sommes au lendemain du 2 Décembre. Mistral écrit:)

Quant à la politique, je suis navré, désillusionné, plaignant sincèrement les malheureuses victimes du débordement populaire, je suis fort affligé sur le destin à venir de tant d'hommes généreux punis pour avoir fait leur devoir et même de ceux qui, pour obéir de bonne foi à l'article 65 de la Constitution défunte, ont outrepassé les limites de la protestation, trompés et poussés au mal par des hommes cupides et altérés de sang. Pauvre liberté! envole-toi dans un monde plus heureux! Je serai toujours ton plus fidèle adorateur. Je suis votre dévoué serviteur qui n'en est pas moins républicain jusqu'au dernier soupir.

Memòri (Rollet) 925

- - -

Coup d'état
2 décembre 1851

Emai fuguèsse pas d'aquéli fanati en quau la Republico tèn liò de religioun e de justico e de patriò, emai li jacoubin pèr soun intouleranço, pèr sa manio dóu nivèu, pèr lou secun, lou brutalige de soun materialisme, m'aguèsson maucoura e blessa mai d'un cop, lou crime d'un gouvèr m'endignè, car cepavo tóuti mis ilusioun sus li federacioun futuro, que la Republico en Franço pouidié n'être lou grouïn.

Memòri (Plon p.190)

- - -

1852

Maillane, 12 mars 1852

(...) J'ai renoncé à la politique et je sacrifie à Salès et au Dieu Pan, le naïf chèvre-pied (...)
Il est souverainement impossible que vous vous figuriez à quel point je suis détaché des gouvernements de ce monde; et après tout, puisque les choses vont bon train, puisque tous les régimes, ou blancs, ou bleus, ou rouges sont hydrophobes sont ennemis nés de la liberté, puisque l'égalité est incompatible avec nos mœurs

étroites, dépravées, rampantes, monarchiques en un mot, puisque la fraternité n'est plus considérée que comme un expédient social destiné à fermer la bouche à la misère, que m'importe à moi, que ce petit point lumineux qu'on appelle la France soit éteint par l'éteignoir de Jean, de Pierre ou de Guillaume.

Descendons, comme on dit, le fleuve de la vie, fermes, insouciant des bruits de la rive, et ne dévions jamais du droit chemin: A côté des petites, des lâchetés, des infamies impériales, on vit les grandes images des Tacites et des Thaséas, suivre sans sourciller le sentier épineux de la vertu, comme à côté des grandeurs, des héroïsmes, des abnégations républicaines, on vit les Sylla, les Catilina et les Verrès commettre impudiquement tous les crimes. En voilà une période! Elle m'a essoufflé. (...)

Memòri (p.930)

- - -

1854

7 septembre 1854

à Roumanille

(...) Nul ne peut nier que le Progrès de l'Industrie des Sciences, et de l'égalité ne date de la Révolution. Comme aussi, jusqu'à preuve du contraire, je ne puis nier à la Révolution l'honneur d'avoir:
larga l'aigo i Castèureinarden (...)

Memòri (p. 1004)

- - -

Es doun(c) dempièi sa mort, en 1481, que sian veritablamen Francés. Longo-mai li demouren! longo-mai la Franço règne! longomai lou drapèu francés trelusigue sus touto la terro!

Lou Felibre dóu Mas.

A. P.1855 "Un mot sur la Provence" (p. 39)

- - -

1856

A S. M. Napouleoun III, Emperour di Francés

Sire...

Avès douna e fa douna de bèu mouloun d'escut pèr secouri li pàuri negadis. Li souscricioun, tant de la Franço que di país estràni, an acampa de milioun pèr la memo obro de Diéu. Se lis endannita se destribuon coume en 40, voulounta-dire à la rato-pourcioun di perdo que chascun pòu avé fa, claramen li gros coutau que poussèdon, pèr eisèmple, cinq o sièis mas en Camargo, van avala di-tres-part-dos d'aquel argènt, e lou paure moude se partejara li dardèno. Vougués bèn, Sire, counsidera qu'aquéli qu'an forço bèn soun pas rouina pèr uno recordo perdudo, mai qu'au countràri, an l'avanço pèr espera l'an que vèn emé si terro que ié reston, endrudido pèr lou cremen.

Mai, Sire, mounte aquel argènt toumbarié coume uno plueio douço, benesido e refrescadouiro, sabès ounte es ? Sus la foulo innoumbrablo de rentié, de meinagié, de païsan, de pastre, de pichot proupietàri, de mestierau que soun estru de meinage èro sa fourtuneto, que soun avé, que soun bestiàri si longs espargne, e que lou Rose i'a 'mpourta; que la recordo perdudo èro soun aveni, e lou travai de tout soun an, e que lou Rose i'a nega; qu'un cantounet de terro èro soun eiretage, e que lou Rose i'a 'nsabla; qu'un oustaloun èro la doto de si fiho, e que lou Rose i'a tomba; que sis óutis, qu'uno boutigueto èro soun gagno-pan, e que lou Rose i'a 'vali.

Baiés rèn i riche, li paure n'auran un pau mai, e voste noum sara lausa.

(Lou Felibre de Bello-Visto)

A.P. 1857

1857

25 décembre 1857

à Jules Canonge

(à propos des événements de 1848 et des élections de 1849)

Les hommes modérés, les platoniciens, comme vous et moi sont rares dans tous les pays. Vous avez vu Lamartine et Cavaignac, deux hommes d'abnégation aussi, qui avaient sauvé la France, le peuple et l'ordre, vomis par tous les partis deux mois après les bravos unanimes de ces mêmes partis. Que voulez-vous attendre d'une société pareille?

Mélanges Wilmotte

1858

13 septembre 1858

à Roumanille

(...) Quoi qu'on en puisse dire, le plus grand nombre est pour la stabilité du gouvernement actuel; et si l'on veut considérer un instant, de bonne foi, ce qui arriverait si l'état de choses actuel tombait, on recule d'horreur! Et rappelez-vous bien cela! Après ceci, l'horreur seule est possible.

La pièce de Dumas* indique un sens des plus droits, et un cœur des plus honnêtes. Elle n'est pas adlatrice, elle n'est qu'historique. Elle ne blesse personne, elle prêche énergiquement l'union, la concorde. Elle est hardiment moralisatrice. Dans nos pays labourés et ulcérés encore par les guerres civiles, il fallait du courage pour émettre ces idées, et au fond de son cœur, tout honnête homme dira: Dumas a raison (...).

Memòri (p.1046)

*Vers de Dumas Li païsan de Prouvènço à Napoleon III.

1859

Franço, emé tu meno ta sorre!
Gandissès-vous ensèn alin vers l'aveni,
Au grand pres-fa que vous apello...
Tu siés la forto, elò es la bello:
Veirés fugi la niue rebello
Davans la respandour de vòsti front uni...

Mirèio (Ed. de 1859)

1860

E veguen, parlen franc! quinto que fugue l'òupinioun, es bèu un Empeiraire que vèn, de tèms en tèms, vèire soun pople, que se laïssò abourda dóu paure mounde, que lèvo lou capèu i païsan e mestierau, que vèn vèire sus lou liò se lis amenistraire amenistròn coume se deù, qu'eisamino de près tóuti li plan e tóuti li proujèt

d'utileta publico, e qu'enterin que sus si trone lis àutri poutentat regardon, agroumouli, mounta la Franço, éu se permeno à travès de la nacioun, e sameno a plen de man l'asseguranço e lou travail.

O nosto bello Emperairis
Vaqui de flour pèr ta courouno!
Arle es pichot contro Paris:
Mai en Arle l'amour flouris,
E vuei tout Arle t'envirouno.

A toun bèu Prince Emperiau
Nòsti brassado!... e l'Empeaire,
Qu'entre li tron e lis uiau
Camino tant fièr e tant siau,
Que longo-mai mène l'araira!

Felibre de Bello-Visto

A.P. 1861

- - -

1861

Août 1861

I Troubaire Catalan

Li Prouvençau, flamo unanimo,
Sian de la grando Franço, e ni court ni coustié,
Li Catalan, bèn voulountié,
Sias de l'Espagno magnanimo.

Lis Isclo d'Or

- - -

6 septembre 1861

Je vous suis bien reconnaissant de votre chère lettre datée de chez Garibaldi. Je sens profondément la généreuse pensée qui vous a fait de là écrire à votre ami de Maillane. Votre poignée de mains n'en est que plus sacrée et plus intime. Si, aux fiançailles de votre sœur, vous avez l'occasion de revoir le libérateur de l'Italie, exprimez-lui l'admiration que professe pour sa grandeur d'âme le petit poète des paysans provençaux, et, bien que son héroïsme l'ait fait le premier fils de l'Italie, dites-lui bien que la Provence s'obstinera toujours à le revendiquer comme une de ses gloires les plus pures. Et maintenant, mon cher ami, je veux vous féliciter à votre tour sur le brillant destin de votre famille, qui fait resplendir en elle les plus beaux noms républicains des temps modernes: Lucien Bonaparte, Turr, Garibaldi.

William Bonaparte-Wyse, de J. Charles-Roux (p. 85)

- - -

(à prepaus de l'espoucisioun prouvençalo di Bèus-Art de Marsiho:)

... M'ausirés touto ma vido renega la centralisacioun, aquelo idroupisio qu'amoulouno dins Paris lou sang de la nacioun, en egoutant e dessecant lis àutri mèmbe.

A.P.1862 (p. 40)

- - -

1862

Lettre à Reboul

... J'abhorre les oppressions de toute espèce, bien que souventes-fois elles soient méritées. Je voudrais la vérité pour tous, pour la France, pour l'Italie, pour l'Irlande, pour la Pologne et pour la Provence; je voudrais l'égalité devant la loi, devant le cœur et l'intelligence: et quand je vois les journaux parisiens, blancs ou rouges, mettre en avant tels ou tels candidats académiques qui n'ont d'autres mérites que d'être affiliés à une secte ou de s'appeler "Monsieur de..." ... je me révolte contre les aristocraties, qu'elles viennent de droite ou de gauche...

Vivo Prouvènço, 7 sept 1911, N° 81

- - -

1865

1er mars 1865

à Bonaparte-Wyse

... Nous ne sommes pas assez patriotes dans le sens provençal du mot. Roumanille a la fibre profondément populaire, mais le légitimisme stupide lui fait oublier que la Provence a été une nation et que nos principales cités étaient des Républiques.

(...) Si le cœur de nos vaillants amis avait battu à l'unisson du mien sur la question provençale, nous aurions accompli peut-être quelque chose... Nous aurions préparé, accéléré le mouvement fédératif, qui est dans l'avenir. Non pas que j'ai l'idée niaise de rêver une séparation de la France. Les temps futurs sont à l'union et non à la séparation. Mais aussi et sur tout ils sont à la liberté, à la liberté des races, des cités, des individus, dans l'harmonie. N'est-il pas évident, pour tous ceux qui réfléchissent, que l'Europe - même en conservant ses rois et ducs et empereurs - court à l'union républicaine ? Si, au conseil des amphictyons européens, la France était représentée par 30, la Provence, le Midi, qui forme le tiers ou le quart de ces trente unités, aurait donc 10 voix ou 7 voix au chapitre. Et voilà tout.(...)

Mais les félibres se moquent de cela comme de l'an quarante. Seulement comme rien d'inutile ne se produit en ce monde, je suis convaincu qu'à un moment donné, de cette semaille littéraire et linguistique naîtra quelque homme de génie pour en tirer partie. La terre des Mirabeau, des Thiers, des Garibaldi ne jettera pas toujours au service de ses voisins la sève géniale de ses fils. Amen.

Cita pèr Le Provençal de Paris
dóu 17-11-1912

- - -

1866

22 août 1866

La Countesso

A *Vitour Balaguer*

Morta diuhen qu'es, mès jo la crech viva.
Balaguer

Sabe, iéu, uno Countesso
Qu'es dóu sang emperiau:
En bèuta coume en autesso
Cren degun, ni liuen ni aut;
E pamens uno tristesso
De sis iue nèblo l'uiiau

Ah! se me sabien entendre!

Ah! se me voulïen segui!

Elo avié cènt vilo forto,
Elo avié vint port de mar;
L'óulivié davans sa porto
Oumbrejavo, dous e clar;
E tout fru que terro porto
Ero en flour dins soun relarg.

Ah! se me sabïen entendre!
Ah! se me voulïen segui!

Pèr l'araire e pèr l'eissado
Elo avié de plan de Diéu
E de colo ennevassado
Pèr se refresca, l'estiéu;
D'un grand flume l'arroujado,
D'un grand vènt lou soufle viéu.

Ah! se me sabïen entendre!
Ah! se me voulïen segui!

Elo avié pèr sa courouno
Blad, óulivo emai rasin;
Avié de tauro ferouno
E de chivau sarrasin;
E poudié, fièro barouno,
Se passa de si vesin.

Ah! se me sabïen entendre!
Ah! se me voulïen segui!

Tout lou jour cansounejavo,
Au balcon, sa bello imour;
E cadun barbelejavo
De n'ausi quauço rumour,
Car sa voues èro tant siavo
Que fasié mouri d'amour.

Ah! se me sabïen entendre!
Ah! se me voulïen segui!

Li troubaire, se devino,
Ié fasié grand coumpagnié;
Li fringaire à la plouvino
L'esperavon, matinié;
Mai, coume èro perlo fino,
Carivèndo se tenié.

Ah! se me sabïen entendre!
Ah! se me voulïen segui!

Sèmpe pourtavo uno raubo
Facho de rai de soulèu;
Quau voulié counèisse l'aubo,
Vers la bello courrié lèu;
Mai uno ombro aro nous raubo
La figuro e lou tablèu.

Ah! se me sabïen entendre!
Ah! se me voulïen segui!

II

Car sa sorre, sa sourrastro,
Pèr eireta de soun bèn,
L'a clavado dins li clastro,

Dins li clastro d'un couvènt
Qu'es barra coume uno mastro
D'un Avènt à l'autre Avènt.
Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulïen segui!

Aqui jouïno emai carcano
Soun vestido egalamen
D'un plechoun de blanco lano
E d'un negre abihamen;
Aqui la memo campano
Règlo tout coumunamen.

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulïen segui!

Aqui, plus de cansouneto,
Mai de-longo lou missau;
Plus de voues galoïo e neto,
Mai silènci universau:
Rèn que de cato-faneto,
O de vièio à tres queïssau.

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulïen segui!

Bloundo espigo de tousello,
Garo lou voulame tort!
A la noblo damisello
Canton li Vèspro de mort:
E 'm' acò l'on ié cisello
Sa cabeladuro d'or.

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulïen segui!

Or la sorre que l'embarro
Segnourejo d'enterin;
E d'envejo, la barbaro,
I'a 'sclapa si tambourin,
E de si vergié s'emparo
E ié vendèmio si rin.

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulïen segui!

E la fai passa pèr morto,
Sèns poudé ié maucoura
Si fringaire - que pèr orto
Aro van, despoudera...
E ié laïssou en quauco sorto
Que si bèus iue pèr ploura.

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulïen segui!

III

Aquéli qu'an la memòri,
Aquéli qu'an lou cor aut,
Aquéli que dins sa bòri
Sènton giscla lou mistrau,
Aquéli qu'amon la glòri,
Li valènt, li majourau,

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulïen segui!

En cridant: Arasso! Arasso!
Zóu! li vièi e li jouvènt,
Partirian tóutis en raço
Emé la bandiero au vènt,
Partirian coume uno aurasso
Pèr creba lou grand couvènt!

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulien segui!

E demoulirian li clastro
Ounte plouro jour-e-niue,
Ounte jour-e-niue s'encastro
La moungeto di bèus iue...
Mau-despié de la sourraastro,
Metrian tout en dès-e-vue!

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulien segui!

Penjarian pièi l'abadesso
I grasiho d'alentour,
E dirian à la Coumtesso:
"Reparèisse, o resplendour!
Foro, foro la tristesso!
Vivo, vivo la baudour!"

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulien segui!

Lis Isclo d'Or

Décembre 1866

Il fallait, paraît-il, que cela fut pour que la vieille Gaule devint la France moderne, seulement les méridionaux eussent préféré que cela se fit plus cordialement et désiré que la fusion n'allât pas au delà de l'état fédératif.

Calendau (note II)

1867

12 ou 13 janvier 1867

A J.-B. Gaut

Calendal est enfin le résultat de sept ans de travail et d'observation et la suite de mon idée de lutte contre la centralisation et l'uniformité. Le programme politique que j'ai esquissé dans mon Ode aux Catalans est la fédération.

H. F. 1854+-1876 (p 202)

3 décembre 1867

A Victor Balaguer

La Patrie: quelle sensation et comme je comprends vos enthousiasmes, votre dévouement, votre sainte folie, et le bonheur de votre retour, moi qui ai aussi une patrie, moi qui crois à l'existence de cette mère immense, féconde et éternelle, moi, qui, selon mes forces et mes moyens, me dévoue comme vous à ce culte pieux. Ah! quelles grandes choses se feraient si beaucoup de gens voyaient et sentaient comme nous. L'amour de la patrie fut tout le secret de la vieille Grèce qui poussa l'énergie de ce sentiment jusqu'à considérer comme barbares tous les autres peuples. Cette petite et vieille Grèce domine encore l'histoire et la dominera toujours.

A.F. 12 juin 1941

- - -

1868

27 mars 1868

A Roumanille

Oui j'ai lu l'article de l'Avenir National, mais je ne répondrai pas, quoiqu'il me fut bien facile de leur faire imprimer ma strophe:

Li Prouvençau bèn voulountié
Sian de la Franço magnanimo.

Garcin peut remuer tous les arguments de bric à brac démocratique et jacobin et aller solliciter à toutes les portes des souteneurs de la France indivisible violemment menacée par F. Mistral, F. Mistral ne sortira pas de son impassibilité et continuera bonnement ses travaux et son genre de vie...

Lis Isclo d'Or (p. XIV)

- - -

24 de jun de 1868

Lou Tambour d'Arcolo

A Moussu Saint-René Taillandier

I – Proulogue

— Anen, enfant de la patriò!
Cantavon li bèu regimen:
Prouvençau, Champagnòu, e Bretoun, e Flamen,
Souto li Tres Coulour, au pas, tóuti coutriò,
Poussejavon terriblamen
E marchavon contro l'Austrìo.

Eslùci fourmidable estrassant lou tèms sour!
De la Franço li pople, aguènt de sa susour
Trempe, qu mai, qu mens, li vigno dóu Terraire,
S'èron di:- Lou rasin es madur: isso, fraire!
Au meme bouldidou fasen bouie! Sara
Lou vin nouvèu mai encre, e se counservara! -

E zóu lou fiò! que tout s'embrande!
Zóu la vendémi à plen barrau!...
Avien pièi a-de-rèng begu lou vin de Crau
A la Coucourdo unenco, e pièi se dounant d'ande,
Autour de l'Aubre liberau,
Avien, ébri, dansa lou brande...

Or de vèire aquéu boui, de vèire aquéu desbord
De moust, de nouvelun, de vido, d'estrabort,
Li vesin alemand, li bevèire de biero,
Emé si prince blound, passèron la ribiero...
Mai pèr bouta dins l'ordre aquélis embria,
Atrouvèron, se dis, proun de garbo à lia!

II - La Bataio

A l'armado italico
I'a 'n pichounet tambour
Que pèr la republico
Boumbounejo d'amour.

Es un verme de terro
Sourti de Cadenet;
Mai aro van en guerro
Li grand e li nanet.

Marchon dre coume d'iéli,
Lou mounde es espanta,
Lou mounde es tout contro éli,
Mai an la liberta!

Brusisson li chamado;
Li courpatas an fam...
Armado contro armado
A l'endavans se van.

Li ribiero, li colo
Vènon li separa;
Oh! mai, lou pont d'Arcolo
Vuei li reünira.
Pèr quatre couloubri
Es defendu lou pont;
Oh! mai, dins li peitrino
I'a'n cor que ié respond.

Ai! la proumiero tiero
Que vòu passa lou riau
Cabusso touto entiero
Dins lou tron e l'uiou...

La segoundo bregado
Que sus lou pont parèis,
Ai! ai! embrenigado
I mort vèn faire crèis.

Trelusènt, Bonaparte
Aganto lou drapèu:
- Lou pont, dis, fau que parte! -
E l'espaso au capèu:

- Granadié, zóu! - Abaisson
La tèsto li plus fort,
E, sournaru, se laisson
Escarni pèr lou sort.

Adounc, Franço erouico,
Ti fiéu vuei calaran,
Ti fiéu, o Republico,
Espaime di tiran!

Noun! un enfant de troupo
Perdu dins lou coumbour,
Un enfant, vès, se groupo,

Ardènt, à soun tambour;

Esglaria, l'amo en fèsto,
Batènt, batènt lou rau,
Cour se metre à la tèsto
Davans lou generau.

Noun es qu'uno bourscarlo,
Pauret! mai soun tambour
Terrible parlo, e parlo
De liberta, d'ounour;

En coulèro, en furio,
Parlo di vièi, di fiéu,
Parlo de la patrò
E fai dreissa li péu.

E bèu jouvènt que trenon
E plouron quatecant,
E vièi sódard que renon
Souto si catagan,

Batènt, batènt la cargo,
Ensèn li fai boumbi,
Li buto, lis alargo,
Fourro-bourro, enebi:

Dins l'esparrado sournò
Que tronò sus lou pont,
L'armado s'encafourno,
A bódre, touto en front;

Emé lou sang que tubo,
Li crid, li rangoulun,
La poudro que s'atubo,
La mort, lou revoulun,

Cantant la Marsiheso,
Cantant la liberta,
Pèr l'armado francesò
Lou pont es empourta.

III - Lou Panteon

Ah! lou pichot tambour devenguè flòri!
Davans touto l'armado, en plen soulèu,
Pèr estela soun front d'un rai de glòri,
L'ilustre generau ié donè lèu
Dos masseto d'ounour, d'or e d'evòri,
E lou certificat dins un tablèu.

Pertout, sus li journau, dins lis escolo,
Se citè pèr moudèle e pèr leiçoun;
Soun noum sauté la mar emai li colo,
Em'acquéu di plus grand quàsi bessoun;
E meme, dóu pichot tambour d'Arcolo
Se n'en faguè d'image e de cansoun.

Pièi triounfalamen l'èro marcialo,
Au rounfla di canoun, se despleguè;
Dóu Tage souleious i mar glacialo,
L'Aiglo sus li nacioun esbarluguè;
E dins li resplendour emperialo
L'estello dóu tambour s'esvaliguè...

Pièi passè d'aigo au Rose, e d'aigo au Rose,
L'Empèri espetaclous toumbè subran,

- Qu vòu tout engouli, fau que n'i'en cose; -
Passè, passè de rèi, pichoun e grand...
E lou tambour nadè, cruvèu de nose,
Sus l'aproufoundimen di soubeiran...

Or à Paris, un jour que s'espaçavo,
Creta, rampous e gris, car èro vièi,
E que, sounjaire, entre éu se repassavo
Soun jouine tèms, sa glòri e soun desrèi:
Quatre-vint-nòu, aquèu desbord de savo,
La Republico à brand, la mort dóu Rèi;

De noste Mirabèu, la trounadisso,
E, montant sus Paris, li Marsihés;
De la Revouluciou la bramadisso,
E la levado en masso; e lis Anglés,
Lis Alemand, li Rùssi, en mescladisso,
Espoussa, repoussa, toui à la fes;

Eu-meme, pèr lou brut, lou son en flamo,
Lou fernimen valènt de soun tambour,
Fasènt, Patriò, ausi ta voues que bramo
E s'amourra lis ome à ta sabour,
Fasènt dins l'estrambord canta lis amo
E trefouli li cor dins ta flambour!

Oublidant de l'amour lou languitòri,
Pèr ama soun país à cors perdu;
Si coumpagnoun de guerro, à la vitòri,
Au coumoulun d'ounour, pèr éu coundu:
Massena lou Niçard taïant l'istòri,
E Lanno lou Gasoun devenènt du;

Rèi de Suedo, amount, Jan Bernadoto;
Rèi de Naple, Murat lou Caoursin;
Bonaparte emperaire, emé sa boto
Caucant nacioun e rèi coume rasin;
E lou paure tambour, après la voto,
Tambour coume davans... acò 's ansin!

E pièi l'oublidamen, l'amar vieiounge,
L'eterno annegacioun que fai escor,
E la gamello enfin, coume li mounge,
Emé la soulitudo e lou mau-cor...
- Oh! s'escrichè subit, la glòri! souenge,
Folo embriagadisso e van decor!

E quant, dis, valié mai leissa la guerro,
E 'n ribo de Durènço, à Cadenet,
Ana tranquilamen fouire la terro,
E m'acampa femeto e pichounet,
Coume tant d'autre fan, alin ounte èro
Lou nis, la pas de Diéu, estènt jouinet! -

Uno lagremo aqui bagnè la gauto
Dóu vièi couscri. Pamens, camin fasènt
Dins li lòngui carriero à paret auto
E de Paris dins lou trafé crussènt,
Plan-plan s'èro gandi, l'amo malauto,
Au pèd dóu Panteon esbléugissènt.

Pereilamount en l'èr, Santo Mariò!
Dins lou frountoun gigant, tout nòu alor,
Ressourtien d'estatuo en simetriò,
E sus lou releisset, de letro d'or
Pourtavon: I grands ome la patriò
Recouneissènto! Quand parlas de sort!...

- Tambour, ausso la tèssto! un que passavo
Ié crido, aquéu d'amount, l'as agu vi?...
Vers lou tèmple ufanous que se dreissavo
Enterin lou soulèu, gai, espóussavo
Sa como d'or sus tout Paris ravi...
Lou vièi levè soun front esbalauvi...
Enterin lou soulèu, gai, espóussavo
Sa como d'or sus tout Paris ravi...

Quand lou sódard veguè 'mé sa coupolo
S'enaure dins lou cèu lou Panteon,
E qu'emé soun tambour à la bricolo,
Batènt lou rau, coume s'èro de-bon,
Eu se recouneiguè, l'enfant d'Arcolo,
Amount contro lou grand Napoleon,

Embriaga de soun proumié foulige,
En se vesènt tant aut, en plen relèu,
Sus lis an, sus li niéu, sus lis aurige,
Dins la glòri, l'azur e lou soulèu,
Sentiguè dins soun cor un dous gounflige,
E rede-mort toumbè sus lou carrèu.

Lis Isclo d'Or

- - -

St Roumié 9 septembre 1868

Discours i Catalan

Messiés que li letro franceso siegon eici representado pèr uno deputacioun d'escrivan majourau, i'a rèn que vous estoune. La Prouvènço - la Prouvènço de Massihoun, de Vauvenargo, de Mirabèu, de Thiers, de Guizot e Mignet, la Prouvènço es de Franço, e lis ilustracioun de la lengo franceso espandisson si rai eici coume pertout...

(...)

Fau que sache, noste pople, que se soun, nòsti rèire, apoundu libramen, mai dignamen, à la generouso Franço: dignamen, valènt-à-dire en reservant sa lengo, si coustumo, sis us e soun noum naciounau. Fau que sache, noste pople, que la lengo que parlo es estado, quand a vougu, la lengo pouëtico e literàri de l'Europo, la lengo de l'amour, dóu Gai-Sabé, di liberta municipalo, de la civilisacioun.

Pople valènt, vaqui ço que voulèn t'aprene: à pas rougi, davans degun, coume un vincu, à pas rougi de toun istòri, à pas rougi de ta patriò, à pas rougi de ta naturo, à reprene toun rèng, toun premié rèng entre li pople dóu Miejour... E quand chasco Prouvènço, e chasco Catalougno, aura d'aquelo sorto recounquist soun ounour, veirés que nòsti vilò redevendran ciéuta; e mounte noun i'a plus qu'uno pousso prouvincialo, veirés naisse lis art, veirés crèisse li letro, veirés grandi lis ome, veirés flouri uno nacioun.

A. P. 1869

- - -

4 octobre 1868

A L. Quintana

...Si des hommes dévoués et intelligents parviennent à lancer au plutôt (sic) votre pays dans la vraie liberté, dans le fédéralisme (essayé déjà avec tant de succès dans les provinces Basques), vous ferez l'admiration de l'Europe. Peu importe la forme du gouvernement, si le rétablissement de vos fueros en fait la base. La guerre civile est votre écueil...

Archives du Roure

- - -

1869

4 février 1869

A Quintana

...A mon avis la plus grande erreur de vos chefs de partis, ç'a été l'émission de l'idée monarchique. Je veux croire avec vous que l'Espagne n'est pas mûre pour la République. Mais il fallait laisser à la Constituante le soin de se prononcer sur la forme du gouvernement. A quoi bon se diviser inutilement en monarchiques et républicains? Pourquoi ne pas éliminer de la discussion ces mots de parti et de secte! On devait se présenter aux électeurs comme patriotes, et rien que patriotes. Les distinctions en monarchistes et républicains sont tellement inutiles qu'il peut se faire que, par la force des choses, votre majorité royaliste soit obligée de proclamer la république, et aussi vos républicains, à un moment donné, peuvent être forcés d'apporter leur appoint à tel ou tel candidat au trône... L'avenir de l'Espagne et du monde est dans la fédération. Le nom du gouvernement importe peu. Or, c'est déjà un progrès immense que de voir les républicains espagnols arborer le drapeau de la décentralisation.

Archives du Roure

- - -

27 juin 1869

A Quintana

...Voilà comment la Cause progresse. C'est par les œuvres, c'est par le développement incessant de la littérature et de l'idée nationale. Qu'importe que le mouvement actuel soit à la centralisation? Il existe une loi à laquelle rien au monde n'échappe, c'est la loi du flux et du reflux, de l'action et de la réaction, de l'enthousiasme et de l'affaissement. Quand l'Europe se sera centralisée à outrance le mouvement en sens inverse se produira naturellement et les libertés vraies renaîtront, comme elles renaquirent après la centralisation romaine, après celle de Charlemagne, après celle d'Alexandre, après celle de Mahomet, etc... Espérons donc et aspirons. L'aspiration ne vaut-elle pas la conspiration?

Archives du Roure

- - -

Novembre 1869

A Bonaparte-Wyse

Ah! comme la Démocratie est embêtante et basse d'instincts, et hostile à tout ce qui est élevé. Plus je vois cette doctrine se répandre, plus je deviens aristocrate. Aussi Napoléon III n'a pas d'hommes en France qui lui souhaitent plus de bien que moi. Victor Hugo est heureux d'avoir fait des chefs-d'œuvre, car ses pathos socialistes de cette année l'ont rendu rudement ridicule.

H. F. 1854 - 1876 (p. 248)

- - -

29 décembre 1869

A Balaguer

Je pense à vous au moment où va s'ouvrir cette mystérieuse année 1870... Que vos espérances reverdissent... Les esprits s'apaisent en France... Après les éruptions de la folie démocratique, on reviendra, j'en suis sûr, aux vraies questions de l'avenir qui sont la justice et l'indépendance pour tous, la liberté pour tous (individus comme provinces). La liberté grâce à la sagesse et à la force de l'Empereur, commence à se développer et à s'acclimater chez nous. Après les éruptions de la folie démocratique on reviendra, j'en suis sûr, aux vraies questions de

l'avenir qui sont la justice et l'indépendance pour tous, la liberté pour tous (individus comme provinces) dans l'union et le respect de tous.

H.F. 1 (p.249)

1870

6 mars 1870

A Meyer

Mon devoir à moi - et mon but - c'est de pousser au réveil de la langue par tous les moyens. L'abjuration avec les uns et les ménagements avec les autres. Il y a longtemps qu'on ne brûle plus d'Albigeois! Et le chauvinisme démocratique rend les gens de partout si heureux d'être français!...

Cor. M.M.P. p. 85

15 juin 1870

A Quintana

En effet, il se produit en France un beau mouvement libéral dont la décentralisation profite. L'indépendance des petits se fera mais qu'on ne s'y méprenne pas chez vous. La cause républicaine a reçu en France dans le dernier plébiscite un échec dont elle ne se relèvera pas de longues années. Ce sont les excès de langage et les menaces de ce parti qui l'ont perdu. La liberté nous arrive par l'Empire: c'est étonnant, mais c'est un fait irrécusable.

Archives du Roure

14 septembre 1870

A Quintana

Il y a en France, comme en Espagne trop de valeur individuelle, trop d'héroïsme latent, trop de générosité native, trop d'aspirations idéales, pour que c'en soit fini de nous. Après la grande tourmente apocalyptique, le grand soleil éclatera de nouveau.

Il y a dix ans, sous la pression de l'enthousiasme poétique, j'avais prédit cela dans Mirèio (cf. les 9 dernières strophes du ch. VI). (...) mais Dieu nous garde de la guerre civile! là est l'écueil.

Archives du Roure

1870

... e s'enfin lou Miejour coumenço à murmura: Decentralisacioun! La Valènto Catalougno, davançant tóuti si sorre, crido: Federacioun!

A.P. 1871 (p. 13)

Mi-septembre 1870

A Bonaparte-Wyse

C'était écrit! Nous sommes vaincus! C'est affreusement lugubre et tout a contribué à nous jeter dans l'abîme: autant la pourriture impériale et l'incurie des chefs que l'aveuglement de l'opposition prêchant le désarmement et énervant les instincts guerriers de la race celte (...)
Dieu sauve la France!

Archives du Roure

- - -

6 octobre 1870

A Tavan

Si je participais au travail d'une constitution nouvelle, je ferais tous mes efforts pour faire triompher le principe fédératif, et je crois, malheureusement, que cette idée n'est pas encore comprise en France. Nos républicains français rêvent sans cesse les bienfaits des constitutions américaine ou suisse, et tous ou presque tous, ignorent ou repoussent le seul moyen de les atteindre, qui est la Fédération.

Lis Isclo d'Or -J. Boutière (p. 339)

- - -

28 novembre 1870

A Tavan

Lis eleicioun darriero de Paris e de Marsiho, aurien degu te faire vèire que la Franço vòu pas èstre governado pèr de jacoubin (cènt feş mai tiran e centralisaire que lis reialisto éli-meme).
Tèn-te tranquile e fiso-te de moun istint... acò es pas la draio dóu felibrige. Lou felibrige pòu èstre que giroundin, federalisto, religious, liberau, e respetuous di tradicioun, en foro d'acò noun a plus resoun d'èstre.

Tèn-te siau pèr ço que me regardo. Quant à tu, se vos te prouva à la tribuno, assajo! i'a pas de mau aqui.

Archives du Roure

- - -

1870

Avugla pèr nosto glòri, divisa, desmemouria pèr nòsti discussioun, dissensioun, revoulucioun, mes au nis de la serp pèr li maladoubat e pèr lou mau-gouvèr de gouvernaire indigne, apliquen-nous, enfin, tóuti, dóu founs dóu cor, à pratica la liberta, aquelo santo liberta que, dins noste malur, au-mens nous rèsto.

Esclapen, manden au diable aquelo Centralisacioun, mecanico d'esclavage que li despoto fabriquèron, e qu'a lança la Franço, desprouvesido, desarmado, nuso e cruso, dins uno guerrou moustrouso. Au-liò de remouca, de replana de-longo e d'unifourmisa coume uno taulo de faiòu, au-liò d'encaserna e cresta la nacioun, rejuvenissen-la dins lis independènci prouvincialo, dins lou fort nouvelun de la naturo maire e dins la drudiero dóu terradou.

Que li despartamen d'uno memo region groupon si vouldunta, sis interès, si forço; li Counsèu Generau, de despartamentau e feble e sènso voio coume soun au jour d'uei, que devèngon regiounau, e que reçaupon de serious poudé, e que noun fugon plus li servènt dóu prefèt, e que tèngon sesiho un mes, dous mes, se fau, e noun vue jour. Que l'Assemblado Naciounalo, au-liò de s'acampa toujours dins qu'uno vilo, chanje tóuti lis an de résidènci, quouro dins lou Miejour e quouro dins lou Nord. E d'aquelo maniero, veiren plus lou gouvèr à la merci d'un usurpaire o d'uno pognado d'insurgènt; e d'aquéu biais, la vido vai renaisse dins tóuti li prouvinço, e li nòblis ambicioun, e l'amour de la terro, e lou patrioutisme e l'antico fierta.

En fin, pèr faire fàci, à-n-aquéli dos raço eternàlis enemigo de la nostro, li German e li Rùssi, travaïen à basti la Counfederacioun latino, car se la bello Itàli, emé la noblo Espagno e la Franço erouïco, èron unido un jour pèr un bon liame federau, quau lis afrountarié?

A. P. 1871

- - -

1871

9 mars 1871

A Saint-René Taillandier

(Juste avant la Commune de Paris, 18 mars -18 mai)

L'effroyable catastrophe dans laquelle nous nous débattons encore longtemps, est loin de m'effrayer cependant. J'ai une foi profonde en la régénération de la France. Etant de ceux qui n'avaient pas le fanatisme de la Révolution, étant de ceux qui croient en Dieu et au châtement du mal, j'entrevois dans le ciel de l'avenir, et d'un avenir prochain, la rédemption, la renaissance de la race celtique; et j'y crois d'autant plus que je me sens en liberté plus que jamais...; et je vois qu'un grand nombre d'hommes - autant dans les lettrés comme dans les incultes - reconnaissent et confessent qu'il faut revenir aux vieilles mœurs, à l'autorité de la famille antique, à l'amour du sol natal, au culte de la patrie. Et je vois avec bonheur que la province veut revivre, et que le despotisme jacobin se sent mourir (...)
Courage, cher ami. La liberté, la liberté pour tout le monde, pour les individus, pour les communes, pour les provinces, pour la pensée comme pour la religion nous sauvera.

Lis Isclo d'Or (p. 380)

- - -

9 mars 1871

A Meyer

Mon cher ami,

J'ai voulu pour répondre à votre excellente lettre du 3 novembre, attendre que les communications entre Paris et nous fussent assurées. Votre jolie carte de visite m'apprend que vous avez échappé aux obus, aux chats et aux rats, Dieu soit loué! et recevez mes compliments. Votre Paris, si beau devant les Prussiens, échappera-t-il à la Bèsti di sèt tèsto, la Révolution ? Je ne le crois pas, et à vous parler franc, je ne le souhaite pas. Puisque nous sommes en train de faire nosto bugado il faut aller jusqu'au fond du cuvier. Plus Paris deviendra fou, plus nous deviendrons sages. Ainsi que vous avez dû le voir déjà par les élections et le langage des journaux, le mouvement décentralisateur s'accroît largement; et la province, - qu'éblouissait jadis le prestige de la capitale, - commence à écarquiller les yeux. Jusque dans nos villages, spontanément, sans propagande, il se signe des pétitions pour vous décapitaliser. Un vrai souffle de liberté nous réveille. Il est vrai que ces six mois de jacobinisme incapable et malhonnête, ont crevé bien des ballons et éteint bien des lanternes. Il y a seulement cette différence avec les désillusions de 1848, qu'à cette époque la Réaction réclamait un homme de poigne, et qu'aujourd'hui sous quelque forme que ce soit, la majorité du peuple veut la Liberté!

Vous étiez bien aimable en me conseillant de me mettre sur les rangs pour la députation. Si je suis jamais constituant, ce ne sera qu'à mon corps défendant et pour ne pas désobliger ceux qui penseraient à moi. Mais rassurez-vous, l'idée est mûre et monte en graine tout seule. Pas de cause sans effet. Paris convaincu d'impuissance est obligé de nous laisser les rênes.

Je vois germer si rapidement la province reconstituée, que je crains de n'avoir pas fini à point nommé mon Dictionnaire. Mieux vaut donc travailler à cela. *Lou rèsto se fai soulet.*
Et je rêve en attendant, aux prophéties de Nostradamus:

(...) Dans Avignon tout le chef de l'empire fera arrêt pour Paris désolé.

(...) Le roi de Bloys dans Avignon régner.
Le grand Chyren soy saïsir d'Avignon.

(...)

Le changement sera fort difficile:
cité, province, au change gain fera...
tout transmué, hormis le vieil langage!... etc...
Je vous serre les deux mains et vous embrasse.

Vous savez que la mobilisation m'a manquée de 15 jours.

Cor. M. M.P.

- - -

Maiano 11 de mai 1871

Responso au Felibre de la Mióugrano

Eh bèn, n'en siéu, perqué t'agrado!
Sus toun Pegase à cavacoun,
Em'un parèu de cambarado
Vène, Dimenche, à Tarascoun.

Au founs de la malemparado
Que tèn la Franço d'aboucoun,
Pèr nosto Idèio desirado
Estudiaren ço que s'escound.

De nosto glòri an fan rapiàmus:
Triste soun vuei lei gaudeàmus!
Mai chimaren lou vin coume es;

E brindaren à Nostradàmus
Pèr quau lou Rèi nous es proumés
En Avignoun, avans sièis mes.

(Arch. J.-M. et H. Fontan)

- - -

20 mai 1871

A P. Meyer

Vous (y) verrez par mon Spaume que les proclamations de Gambetta ne m'avaient pas aveuglé sur l'issue de la Défense Nationale. Il vous fait bon dire: guérissons la France entière de cette folie universelle.

Mais comment? Si les philosophes, penseurs, publicistes et politiques de notre pays continuent à piétiner dans l'erreur révolutionnaire, la démoralisation ne peut que se généraliser... Nous sommes le seul peuple qui renie ses traditions et qui soit poussé par ses gouvernants dans l'impiété haineuse. Depuis quatre-vingts ans, on nous répète sur tous les tons que la France n'existe que depuis 1789. De là l'ignorance crasse du public et le dédain de l'histoire. Les révolutionnaires actuels viennent de faire table rase de l'épopée impériale et, qui plus est, de ridiculiser les souvenirs de 1792. Que nous reste-t-il?

Plus que le stupide scepticisme et j'entendais avec effroi l'autre jour un républicain intelligent me dire avec calme: "Je crois que la France finie... mais après tout, qu'importe que le progrès continue sa marche par les Prussiens ou par les Français pourvu que la science et les arts se développent, n'importe par qui, n'est-ce pas tout? "Voilà où nous en sommes: plus de patriotisme, plus rien.

Si un ministre de Charles X ou Monsieur Duruy lui-même eût dit aux professeurs de l'université: enseignez à vos élèves l'obéissance et la souffrance: quelle indignation dans le monde libéral! C'est pourtant le cri que vient de pousser Jules Simon... il a raison. Là est le remède. Mais qui se décidera à obéir et à souffrir, si je sais que le précepte n'est pas l'œuvre de Dieu! Il faut donc avouer que l'on s'est trompé. Il faut revenir à Dieu, car la religion seule peut faire un peuple honnête, modeste et patriote.

Nous y reviendrons comme à bien d'autres choses et avant six mois. La France ne peut pas mourir: elle compte encore trop de ruraux, heureusement. Les peuples ne finissent en général, que lorsque les champs sont abandonnés. Mais c'en est fait, je crois, de la prépondérance parisienne et urbaine.

.....

Né vous effrayez pas trop de l'esprit du Midi. La vivacité et la mobilité est le fond de notre caractère. Ici on a toujours peur de rester en arrière. Lorsqu'on sera bien convaincu de la sottise des chefs de la Révolution et bien assuré de la déchéance de Paris, on reviendra au bon sens et à l'amour de la Provence.

Cor. M. M. P.

- - -

Maillane, le 25 mai 1871

A Quintana

Mon cher ami,

Je réponds un peu tard à votre lettre du 17 mars. Je vous remercie de la main que vous me tendez au milieu des flots qui submergent notre pauvre France. Vous avez raison de comprendre que nos erreurs et nos vicissitudes auront en Espagne leur contre-coup. Mais si jadis l'exemple de notre grande révolution de 1789 vous a jetés dans une guerre civile de quarante ans, il est probable que le spectacle de nos lamentables déchirements et de nos ridicules contrefaçons de 1793 ouvriront les yeux des Révolutionnaires de votre pays et retiendront votre pays dans la saine et antique voie chrétienne. Il est maintenant évident pour tous les yeux qu'un peuple qui s'abandonne aux illusions de la philosophie humanitaire perd son patriotisme et toutes ses vertus. Place au Christ et au décalogue! Hors de lui et hors de là il n'y a que pourriture, sauvagerie et dissolution. Enfin, il fallait passer par là. Les peuples ne se corrigent pas avec des conseils. Il leur faut les terribles leçons de l'expérience. Nous avons franchi deux épreuves formidables, l'invasion étrangère et la guerre sociale. Un homme de cœur et de génie peut nous relever un jour comme nation; la démagogie hideuse vient à son tour d'être vaincue dans sa capitale maudite. Reste un troisième acte au drame: c'est le choix d'un gouvernement définitif. Le choc des passions adverses peut donner lieu encore à une nouvelle guerre civile et cette fois entre honnêtes gens. Nous saurons cela avant un mois. Mais mes espérances ne sont pas abattues. Que la fédération nous arrive par la république ou la monarchie, nous y marchons à grands pas; et Paris a hâté singulièrement l'heure de déchéance.

Je revois toujours dans mes rêves ce beau pays de Torroel et les jours de bonheur complet que j'y ai passés avec vous.

Espérance! avant six mois de grands événements vous étonneront peut-être.

Mes amitiés à vos enfants qui doivent se faire grands et forts et mes respects à votre vénérable père.

Je vous embrasse de tout cœur.

Archives du Roure

- - -

17 août 1871

A Marius Roux

Nous subissons les conséquences du déchaînement effréné de 1793. A cette époque et même avant, les sophistes qui s'étaient emparés de l'esprit public, posèrent en principe la nécessité de faire table rase.

Cela est si bien entré dans les idées françaises que, pour l'immense majorité, la France ne date que de 1789. Nous avons, de parti pris, et par une sorte de fraternité bravache, rompu, nié et oublié toutes nos traditions nationales, provinciales, communales, sociales, religieuses... De là, la haine du Décalogue, le dédain de la famille, le besoin universel de sortir de sa condition, le mépris de toute supériorité, la disparition du patriotisme et l'évanouissement de tout idéal.

Dans de telles conditions la fondation de la liberté est impossible et le grand peuple franc se transforme de plus en plus en vile populace, proie de tous et du premier conquérant venu...

Archives du Roure

- - -

5 septembre 1871

A Jules Giera

L'avenir, soit par le progrès des sciences, soit par la brutalité inhérente aux idées démocratiques, soit par nos décadences évidentes, n'appartient-il pas plutôt au Matérialisme qu'à l'Idéal ? J'en ai bien peur. Le Progrès, ce me semble, ne va pas en ligne droite; il parcourt une circonférence, comme les corps sidéraux. Parti de la barbarie, et même de la sauvagerie, nous redeviendrons sauvages, quand l'évolution sera terminée; et alors nous aurons fait tout ce que nous pouvions faire. Dieu seul est Dieu.

Lis Isclo d'Or (p. 380)

- - -

30 septembre 1871

A Tourtoulon

Quant à la politique, vous connaîtrez ma façon de penser par une centaine de vers que j'imprime dans l'Armana sous le titre: Lou Roucas de Sisife.

Archives du Roure

- - -

Lou Roucas de Sisifo

(...)

Acò 's acò! Francés, vivo l'umanita!
E lou bèn, noble bèn qu'avian dre d'eireta,
Zou! Lou repudian o lou jitan à pourre.
Dóu Crist l'antico lèi que nous servié de tourre
E que, mort, nous durbié soun lusènt Paradis,
Ingrat, la renoucian coume un entravadis...
Qu'es acò Jano d'Arc, e Sant Louis e Turèno!
Acò 's vièi, rouviuous, lisc coume li dardèno...
E pièi qu'es mai necit de toujours remena
Bouvinò, Denain, Lòdi, Austerlitz, Iena!
Dis armado lou diéu, empafa de cervello
E de sang a viscu: plaço à l'èro nouvello!

Enterin que chiman la biero d'Estrasbourg,
Terrible, tout-d'un cop rampellon li tambour,
E nous toumbant dessus, li pople (nòsti fraire)
Nous embrigon lou vèire entre dènt... Empereire,
Siegues maudi, maudi, maudi! nous as vendu...
E nous destressounan, e courrèn esperdu;
E de ràbi, esclapan la coulouno Vandomo,
De nòsti mounumen espoutissèn li domo,
Creman Paris, tuan li prèire; e pièi après,
Reprenèn, aflanqui, lou roucas dóu Prougrès.

Lis Isclo d'Or

- - -

1871

Un marrit mau, uno espèci de ràbi, que Proudhon apelavo lou virus revoulucionàri, es vengu encara, enverina, brouia nòsti pouplacioun àutri-fes tant galoio...

La mau-gracioso poulitico acò empouisouno tout; e vesèn forço gènt, que sauprien pas faire soun signe se crous, e que noun parlon plus que de demoucracìo e se n'en meton jusqu'is iue.

Dins quint mestié que fugue, debassaire, groulié o curaire de pous, se demando un aprendissage; mai dins la poulitico tóuti se creson mèstre: de talo sorto qu'un feiniant, qu'un darut, qu'un marrias, que degun voudrié pèr soun varlet d'estable, se sènt capable vuei de metre sa moucioun à l'assemblado pouplàri, e de tau biais que l'ome, - que, fauto de gouvèr, aura manja soun de-que, - se declaro infalible pèr governa la vilo e meme la nacioun.

Ah! que de tèms perdu! que de resoun gastado e de maladoubat! Voulès un eisèmple ? prenen Marsiho... Aqui, despièi dous an, fan eleicioun sus eleicioun. Lou pople, mèstre assoulu, a pres sus lou moulloun e chausi à la tasto li mai presentieu, li mai alumina, li mai proumetèire e li mai renaire. Siegue dins lou counsèu, siegue à la prefeturo, li mignot de la foulo, emé de plèn poudé, an bouta man à la besougno. Eh! bèn, qu'es avengu ? Ai! tóuti lou sabès: jamai la vilo de Marsiho èro estado matrassado coume despièi dous an: sènso parla dóu rèsto, li balo, li boulet, lis abusos, la mitraio, an plóugu dins li carriero coume grelo d'infèr; aquelo prefeturo novo, que nous coustavos lis iue de la tèsto, es estado crebado à grand cop de canoun; lou sang di ciéutadin a regoula dins li calado; li fort, lou Castèu d'I, an regounfla de presounié... Em'acò,

finalamen, es arriba lou sadoulige, e i darriéris eleicioun pèr lou Counsèu Generau, sus li 70.000 eleitour marsihés, n'i'en a 40.000 que se soun astengu... Ah! bramon pièi de liberta e parlon mai di Dre de l'Ome! Mai ço que i'a de pire e de plus bèu es que lou chamatan de nòsti malamagno nous empacho d'ausi lou plagnun di prouvinço que gemisson, ai! las! souto lou pèd de l'estrangié e qu'au-liò d'empura nosto santo rancuro contro l'enemi Prussian, travaian au countràri à nous ahi lis un lis autre, coume de desnatura!

A.P. 1872

- - -

...Sian vincu pèr la Prùssi; l'Empèri degolo; la Franço desaviado prègo adounc Moussu Thiers d'ana parla pèr elo i rèi que la regardon barbela dins lou sang. Lou brave pichot vièi, à setanto-tres an e au gros de l'ivèr, s'en vai de court en court, e pèr terro e pèr mar, bousca d'ajudo pèr sa patriò. Pòu rèn óuteni, mai es egau. La Franço, fisançouso dins soun auto resoun e sa longo experiènci, lou noumo deputa dins trentodous despartamen.

L'assemblado naciounalo lou chausis Presidènt de la tresenco Republico. Moussu Thiers restablis l'ordre, repren Paris i coumunisto, que ié rason soun oustau, e lou vaqui enfin l'arbitre incountesta di destinado de la Franço. Aro, ounte nous menara? Sarié deficile à saupre. Moussu Thiers a passa la mita de sa vido à faire lis affaire de la Revoulucioun, l'autro mita à ié lucha contro: pèr lou moumen tèn la balanço. A Diéu de faire lou pes...

A.P. 1872

- - -

A Marius Roux

Si mon nom était produit comme appui de votre candidature, il vous serait plus nuisible qu'utile.

Cela vous étonne? Ecoutez:

Grâce à une certaine coterie jacobine que vous avez pu voir, aux fêtes de Saint-Rémy, s'efforcer de faire éreinter le Félibrige, j'ai été mis, peu à peu, et par de jésuitiques et basses calomnies, au ban de la démocratie locale. Savez-vous pourquoi?

Parce que certains intéressés s'étaient mis dans la tête que les populations pourraient bien, un beau jour, me nommer député. Or, je n'y ai jamais songé... et pour débayer le terrain à l'avance en faveur d'un petit candidat échevelé (avec lequel vous aurez à lutter dans nos parages) on a eu soin de faire, autour de moi, le vide démocratique.

Je m'en moque parfaitement, n'ayant d'autre parti que celui de la Provence et d'autre ambition que celle de la servir par mes humbles travaux.

Vous le savez mieux que moi combien la démocratie actuelle est enrégimentée partout, si bien que Gautier, Girard, etc... dont vous me parlez, n'oseront rien faire d'ostensible contre le candidat des démocrates du pays. On organise, d'ores et déjà, une petite terreur électorale.

Après le tour des Prussiens viendra, dit-on, le tour des bonapartistes. Or, je suis classé parmi les bonapartistes et les traîtres.

Savez-vous pourquoi?

Parce que Mireille a forcé le gouvernement à décorer son auteur.

On m'a si bien déconsidéré que le brave Pelletan avec lequel j'avais eu, à Paris, les meilleurs rapports, étant venu à Maillane, est passé en cortège devant ma maison qu'on lui a montrée, sans oser venir me serrer la main.

(...)

Il m'est d'autant plus impossible de vous faire la recommandation que vous demandez, que les dénonciations contre mon incivisme sont remontées jusqu'à la préfecture! O liberté! Mais tout à vous quand viendra l'heure selon mes moyens.

H. F. 1870 - 1914 p.268

- - -

22 février 1872

A Tourtoulon

...Si le Midi se fait remarquer par son manque de patriotisme, il est facile de constater que c'est précisément depuis le jour où il s'est abandonné aux prêcheurs de démocratie; à eux donc qui sont les maîtres de notre pauvre pays la responsabilité de nos hontes.

Archives du Roure

- - -

23 mars 1872

A Quintana

... Si l'internationale doit nous dévorer, vous serez mangés aussi, car il paraît que les mécréants et les barbares ne manquent pas non plus chez vous. Si au contraire un Marc Aurèle ou un Titus vient pour un temps plus ou moins long, arrêter notre décadence (le Progrès!!) c'est à dire si un souverain honnête homme, énergique et franchement contre-révolutionnaire vient mettre en honneur les idées d'autorité, de loyauté, d'obéissance aux lois, de devoir et de respect, vous recevrez en Espagne le contre-coup de cette restauration, et vous serez bien heureux peut-être, car il me semble que vos diverses sectes progressistes sont aux abois. Ah! que la poésie est une plus belle chose...

Archives du Roure

- - -

25 novembre 1872

A Quintana

... Il est clair à présent pour moi qu'il n'y a que deux principes au monde, la liberté et l'autorité, la République et la Monarchie légitime. Tous les régimes intermédiaires, à savoir royautés révolutionnaires et empires démocratiques ne sont que des instruments de dissolution et de corruption.

Or la République étant fatalement impossible en Europe par la frénésie et l'intolérance des radicaux, il ne reste que le droit divin... Malgré toutes les déclamations et forfanteries du dix-neuvième siècle les grandes choses du monde sont faites par la foi et par l'autorité. Si nous n'en revenons pas là, nous finirons comme Byzance.

Mon ami, j'en suis là et mon âme est en paix...

Archives du Roure

- - -

(Dans un article, Gaston Paris rapportait que, lors d'une visite à Maillane il avait trouvé Mistral sur la place du côté du soleil, celui des partisans du trône et de l'autel. A cet article Mistral répondit:)

Le côté où je me promenais (d'après votre mise en scène) devait être entre les deux cafés rivaux, c'est à dire sur la terrasse du café de l'Union, que fréquentent les modérés du pays.

Mistral et les savants - Léonard (p. 126)

- - -

(date donnée par Ajalbert)

Au point de vue félibréen, nous ne devons aucune gratitude à Napoléon III; il a toujours paru complètement indifférent à ce qui se passait dans sa Provence.

L'En-avant de Mistral - Ajalbert (p. 236)

- - -

1873

A Victor Balaguer

Maillane 8 février 1873

Mon cher ami,

Vous arrivez au point de la vie et de la lutte où tous les hommes arrivent à leur tour, excepté ceux qui ont le bonheur de mourir jeune, vous arrivez à la désillusion et au découragement. "Seigneur, a dit le Christ, faites que ce calice s'éloigne de moi!" Si un Dieu a pu exhiler cette plainte, que voulez-vous qu'il en soit de nous hélas!

Pour moi, revenu aussi de bien des rêves de jeunesse, je me félicite de plus en plus d'avoir échappé au torrent de la politique et d'être resté dans le modeste et paisible domaine des belles lettres et des renaissances idéales.

La chose est claire pour moi maintenant (du moins, il me le semble). L'éternel combat de Satan contre Dieu continue de nos jours comme dans les temps de l'histoire du monde. Ces deux athlètes formidables sont incarnés dans le Christianisme autoritaire et la Révolution anti-chrétienne.

Il fallait choisir. J'ai fait mon choix. Et je ne trouve plus de ces hésitations, de ces contrariétés, de ces remords intimes, qui nous rendent flottants et anxieux lorsque nous voulons fonder un juste-milieu quelconque.

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il advienne, persuadé que votre conduite, vos discours comme vos actes, n'ont jamais été dictés que par l'amour profond de votre patrie, je sympathise de tout mon cœur à vos tranches nationales et je suis votre guerre civile avec le plus vif intérêt. Car selon l'issue, la France en éprouvera le contre-coup. On commence en effet, ici, à pressentir vaguement que nous approchons d'une solution. Une grande lassitude commence à se faire, et les merveilles faites par nos Radicaux ne sont guère propices à l'impatronisation du système républicain.

Archives du Roure

- - -

12 mars 1873

A Daudet

Dises ço que te penses largamen e francamen, e braves quand se rescontro, aquelo tiraniò de la demoucraciò en règne - que, se rèn noun la prefound, vai faire di latin un pople de goujard e de marrias e de salop. (...) Aro sian rouge o blanc, e passan noste tèms à nous ahi lis un lis autre.

Cor. Mistral-Daudet par Bornecque

- - -

24 novembre 1873

A Quintana

En chantant Dono Maria de las Nieves, je n'ai pas fait œuvre de politique, mais simplement de troubadour. Fatigué, écœuré par le verbiage des avocats démocrates qui ruinent, tuent et ridiculisent le monde latin, j'ai vu avec plaisir cette jeune princesse qui monte à cheval et qui se bat au soleil pour la tradition de sa race et pour la religion de ses ancêtres. C'est une figure poétique et je l'ai chantée. Que sa famille triomphe ou non, elle aura combattu et battu les troupes de Castellas... Cela suffit. Il est aisé de dire que les carlistes sont impopulaires en Espagne, mais enfin qu'il se lève donc ce grand parti honnête, ce parti espagnol et chrétien qui ne veut ni des intransigeants, ni des soldats de Carlos VII!

Si personne ne proteste contre les atrocités d'Alcoy, de Malaga, de Carthagène, etc... les montagnards de la Biscaille n'ont-ils pas raison d'affirmer eux aussi leur foi et leur croyance?..

Les choses vont vite. Il faut devenir rouge ou blanc... Pour moi, mon choix est fait et je ne veux pas accepter avec inertie ou entêtement le joug effroyable de l'Internationale.

Poète de la tradition provençale, fils d'une langue et d'une nationalité que le progrès démocratique voudrait détruire, je suis logique en vous conseillant de ne pas oublier que les vieux Catalans étaient catholiques et monarchistes.

Archives du Roure

- - -

1874

24 décembre 1874

A Quintana

Je souhaite avec vous l'apaisement de cette formidable lutte qui doit vous ruiner... Mais peut-être cela vaut mieux encore que le pacifique affaiblissement de l'esprit français dans les fondrières du suffrage universel.

- - -

Quau dis: acò's de blanc! quau dis: Acò's de rouge! Lis un cridon: Es de fiòli! d'autre: Soun d'Albigés! sènso coumta li franchimand que nous creiran "separatisto".

Eh! bèn, noun! Lou Felibrige marchò en foro de tout partit. Lou Felibrige es la flourido dóu patriotisme pur, e 's l'antipode d'aquelo escolo qu'en prechant foulamen la destrucioun dóu sèn naciounau, es l'encauso proumiero di malur de la França.

L'unitarisme vòu destruire li patriò en visto dóu prougrès e de la reünion di pople dins la pas universalò. Sounjo-fèsto! car en que sièr de rasa li frountiero, se, coume lou vesèn, li furour poulitico nous divison enca mai! Lou Felibrige diguen-lou, camino, éu peréu, vers la reünion di raço, mai es en respetant la liberta de chasco raço, car uno coundicioun pèr reüni lis ome es de respeta proumié la liberta de cadun.

De mai, es noste raive de councilia lis amo pèr lou culte fervènt di tradicioun coumuno, di glòri naciounalo, e de lis enaura plus aut que la matèri, vers li nòbli pensamen, emé lis estrambord de la pouèsio santo. E coume enfin la lengo, acò's lou mounumen lou mai durable d'uno raço, lou signe mai precious de sa noblesso, e lou libre vivènt de soun istòri, vaqui perqué nous autre nous sian fa li gardian dóu parla prouvençau.

A.P. 1875

- - -

1875

31 mars 1875

Jo flourau de Mountpelié

Messiés l'oubliden pas: l'amour de la patriò n'es pas lou resultat d'uno ópinioun, ni d'un decret, ni d'uno modo. Lou grand patriotisme nais de l'estacamen que l'on a pèr soun endré, pèr si coustumo, pèr sa famiho, e li meiour sòurdard, cresès-lou, soun pas aquéli que canton e que bramon après avé begu: es aquéli que plouron en quitant soun oustau.

Pèr counsequènt, Messiés, se voulèn releva nosto pauro patriò, releven ço que fai greia li patrioto: La religioun, li tradicioun, li souvenènço naciounalo, la vièio lengo dóu païs, e ciéuta pèr ciéuta, prouvinço pèr prouvinço, rivalisen d'estüdi, de travai e d'ounour, pèr enaura diversamen lou noum de França.

A. P. 1876

15 avril 1875

A Meyer

... Pour l'accusation de séparation, vous avez très bien vu et très bien dit ce qu'il en était. Seulement je ne vous cacherai pas ce desideratum: La France moderne a subalternisé, dans son développement politique ou littéraire, l'influence du Midi. Mais s'il était prouvé que l'ascendance du Nord est arrivé (sic) à sa limite de tension et de production, je ne verrais pas d'inconvénient à ce que l'ascendance méridionale apportât à son tour à la France la sève nécessaire pour continuer sa marche au premier rang...

Cor. M. M. P.

1878

12 janvier 1878

Réponse au Directeur de La Lauseta

Au moment où je lisais dans le livre d'un confrère ces pages d'agression et de défiance qui, en définitive m'atteignent plus ou moins, les élections communales avaient lieu dans mon village et chose peut-être unique dans le dernier scrutin de France, le Capoulié dóu Félibrige était porté sur les deux listes ennemies (blanche et rouge) et élu à l'unanimité des voix, ce qui me prouve que les témoins de ma vie, mes compatriotes rendent justice à ma conduite et à l'impartialité de mon patriotisme. Mais en voilà de reste avec ces discussions désagréables.

Coll. privée

26 avril 1878

L'abouminable Ordre mourau...

Cité par M. Dubled
in Provence Historique XXXIII n° 134 p. 457

Li bon Prouvençau

L'un a pòu di Clericau
Mai que de la Prùssi;
L'autre cren li Radicau
Bèn mai que li Rùssi;
Nàutri li bon Prouvençau,
Couchen aquéli mouissau,
E souto la triho
Canten la patriò!

Lis Isclo d'Or

1879

2 mars 1879

Au Directeur du Voltaire

Il est triste, monsieur, quand on a consacré toute sa vie à des travaux patriotiques, quand on a fait pour la France “Le Tambour d’Arcole” et “Mireille”, de se voir outragé et voué à la haine comme un ennemi public.

Edité par Le Frondeur et La Gazette du Midi

- - -

21 mai 1879

Santo Estello d’ Avignon

... Sarren-nous que mai dins l’amour de la lengo, qu’es l’amour dóu païs, qu’es l’amour de la França, lou véritable amour de la França populàri!

E se quauque mau-pensant, en vesènt flameja lis ardour felibrenco, sounavo mai lou toco-san, Messiés, rapelen-nous lou refrain de Saboly:

“É leissen dounc, e leissen dounc li causo vano...”

Ate dóu Felibrige

- - -

1880

14 avril 1880

A Félix Hémon

Poète, je chante ce qui m’émeut à un moment donné, sans esprit de parti, ni prétention d’afficher une thèse quelconque; et si je trouve dans les volontaires de 92, dans le Général Bonaparte ou dans la princesse Doña Maria de las Nieves, cette vision épique sous laquelle j’aime à voir l’humanité, je tâche d’exprimer mon enthousiasme librement et dignement, mais sans aucune arrière-pensée de plaire ou de déplaire à tel ou tel parti. Citoyen, je suis le plus indépendant des hommes, et j’estime que la France pourrait vivre aussi heureuse sous une république modérée que sous une monarchie tempérée. Mais mon gouvernement de prédilection sera celui qui donnera à ma Provence la plus grande somme possible de liberté, d’autonomie et de dignité nationale.

Vous voyez donc que je ne suis pas un homme de parti, et ils le sentent bien, les esprits qui sont venus au félibrige de tous les points de l’horizon (...)

Isclò d’Or (p. 925)

“A Doña Maria de la Nieves”, daté de 1873

- - -

Maillane, 7 Août 1880

A Victor Balaguer

Mon cher ami,

La vie nous dévore de plus en plus et nous avons à peine le temps de nous saluer de loin avec le cœur. Cependant on parle toujours de vous en Provence, on en parle beaucoup et on en parle comme du meilleur et du plus grand des vrais amis. Bonaparte-Wyse est revenu ravi de Madrid, et il était tout rajeuni et tout triomphant de l’accueil fraternel que vous lui avez fait. Il vous adore et il dit tout haut tout le bien que vous lui avez fait et tous les éloges que vous méritez.

J'ai lu avec admiration votre magnifique discours de Valence. Vous êtes le plus grand des troubadours modernes, et les morts de notre 13ème siècle ont dû tressaillir dans la tombe en entendant vos splendides considérations sur leur littérature. Vous êtes, de tous les Catalans, de tous les Espagnols, celui qui mérite le plus de la Provence, et vous planez par la largeur de vos vues, sur tous les catalanistes et sur tous les catalanissimes de la couronne d'Aragon. Sauf quelques restrictions que je vous exposerai tout à l'heure, j'applaudis à votre discours tout entier et surtout à votre tableau, éloquent et nouveau, des horreurs de l'inquisition. Vous avez parlé en vrai fils de la terre d'Oc, en poète inspiré, en historien austère, et en grand homme d'état. Mille fois merci au nom des morts et des vivants. Je ne diffère de manière de voir avec vous que sur la ligne de conduite que vous indiquez à notre Renaissance littéraire. Vous voulez, si je vous ai bien compris, que la littérature provençale ou limousine devienne l'apôtre d'un idéal philosophique et politique, c'est-à-dire qu'elle devienne l'organe d'un parti. Je ne partage pas cette opinion. La littérature provençale, selon moi, ne doit s'enchaîner à aucun courant particulier, à aucun parti. Elle doit dominer tous les courants d'idées quels qu'ils soient, elle doit échapper aux passions violentes et aux noires vapeurs des partis et des sectes, parce que les partis et les sectes sont essentiellement transitoires, injustes et grossiers. Notre littérature doit rester l'expression sincère de notre nature provençale ou catalane, l'expression de notre manière de vivre, de voir, de sentir, de haïr et d'aimer. Qu'importe qu'un poète s'inspire de la poésie du passé ou des rêves de l'avenir! l'essentiel est que son inspiration lui fasse produire des chants immortels. Est-ce que la postérité se préoccupe des opinions politiques d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Sophocle, de Camoens, de Cervantès, de Molière, de l'Arioste, d'Alfred de Musset! Les courants politiques de ces époques lointaines, les idéals de ces périodes séculaires sont engloutis dans le gouffre du temps, et les créations de ces génies sont immortelles et radieuses de jeunesse, parce qu'elles sont la pure expression de la nature et du beau, et les hommes de tous les partis, de toutes les sectes et de tous les temps viendront éternellement s'abreuver à ces sources de vérité. Le despotisme peut venir de partout. Au 13ème siècle on nous a écrasés au nom de l'unitarisme religieux. Aujourd'hui on nous conteste le droit de parler provençal au nom des idées de progrès. Notre indépendance linguistique irrite les unitaristes niveleurs et on nous jette le nom de séparatistes comme on jetait à nos pères celui d'Albigéois.

Chantons librement! Ayons et conservons la liberté de chanter à notre guise et selon nos enthousiasmes, quels qu'ils soient. La liberté! Voilà la vraie garantie de vie et de vitalité pour notre renaissance. Et là-dessus, nous sommes, je le vois et vous le savez, complètement d'accord.

J'ai lu et savouré vos charmantes nouvelles tragédies, et particulièrement (el conde de Foix et Rayo de Luna). vous possédez les passions de cette époque comme un contemporain du roi D. Peire, et si jamais j'ai un peu de loisir, je me ferai un plaisir délicieux de traduire cela en provençal. Vive Balag et vive Dona Nola! Ah! que je voudrais vous voir, et vous embrasser, et pleurer avec vous notre belle jeunesse qui s'en va!

Victor, je vous aime de tout mon cœur, parce que vous êtes un juste et un cœur divin; je vous embrasse.

Archives du Roure

- - -

1880

Se Balaguer entènd pèr ideau dóu siècle la liberta sereno e largo, tóuti sian de soun dire car es la liberta que fai crèisse lou roure e greia lou péu d'erbo, que fai enaura l'aiglo dins la capo dóu soulèu e canta l'auceloun sus la branqueto: mai se, dins la paraulo de l'ardènt ouratour, i'avié, sous-entendudo, quauco pensado poulitico, se Balaguer a vougu dire que nosto Reneissènço dèu se faire l'estrumen de tau o tau sistèmo filousoufau o pouliti, au noum éu-meme de la liberta santò proutestarian eici! Lou Felibrige, coume l'avèn di cènt cop, es nascu en deforo de touto poulitico, e en deforo dèu resta.

(...)

Resten dounc ço que sian, felibre "libre".

A.P. 1881

- - -

1881

Sainte Estelle de Marseille

Quinto que siegue l'òupinioun, l'entre-signè majour e douminant d'aqueste siècle, es lou triounfle de la demoucraciò... En largant aquéu gros mot, entènde pas, Messiés, faire de poulitico: parle tant soulamen au poun de visto literàri.

A. P. 1882

- - -

1882

10 mars 1882

A Fourès

L'article que vous me communiquez - et que je vous renvoie par le même courrier - est un morceau superbe, vibrant et clair comme vos poésies. Je n'y vois à retoucher que deux passages: l'exorde et la conclusion.

Il n'est pas agréable, je vous assure, de voir réapparaître au jour, même à l'état de citation, les vilénies que l'ignorance, la mauvaise foi et la haine du félibrige vomirent contre moi en mars 1879. Laissons dans la boue du ruisseau la pierre de l'insulteur, et n'oublions pas que le "Voltaire", un an après son attaque, publiait en mon honneur et en l'honneur du félibrige un article enthousiaste. Laissons dormir les morts. Je suis heureux au contraire de la citation de Deyollis (?). Nous avons conversé assez souvent avec le député de Nontron pour qu'il puisse porter un jugement en connaissance de cause.

Enfin, vous m'obligerez en supprimant ceci: "F. Mistral qui, etc... est venu à la démocratie, à la république, à celui qui, etc... il pourra répondre comme Victor Hugo: J'ai grandi". Pour toute sorte de motifs, cet alinéa me nuirait et nuirait au félibrige. Je ne tiens pas à perdre en un jour les bénéfices conquis par 30 ans d'isolement loin de la politique. Je n'appartiens à aucun parti et je ne demanderai jamais rien à aucun triomphateur d'un côté ou de l'autre. Mais dans tous les partis j'ai travaillé pour faire des adeptes à l'idée que je poursuis et de tous les côtés sont venus des champions de bonne volonté; car il ne s'agit pas ici de faire une majorité électorale, il s'agit de refaire un peuple, et il faut pour ce grand ouvrage l'appui de tous les éléments.

Quant à mon œuvre poétique, je ne rougis que de celles dont la portée littéraire est insignifiante. Mais je ne regrette pas plus mes élans pour Dono Blanco que pour Le Tambour d'Arcole. On va tromper en voulant juger le poète avec les lunettes et les balances de la politique. Comment procède le poète? Il voit un jour passer, à l'horizon de sa pensée, les bataillons de la république entraînés par Bonaparte ou par le petit tambour: cela l'émeut, cela l'exalte, et il chante le tambour d'Arcole. Il voit un autre jour passer à l'horizon une jeune femme à cheval femme à cheval qui se rue dans la bataille pour défendre une idée qui est sainte pour elle, et la royale héroïne l'inspire au même titre que la fillette des champs courtisée par la jeunesse... Comment ne voit-on pas l'absurdité qu'il y aurait à regarder la cocarde d'un peintre ou d'un sculpteur avant de juger son œuvre! Et pourtant beaucoup de gens ne procèdent pas autrement. Est-ce ainsi qu'on prétend relever les arts et les lettres?

Je n'admets pas non plus, en ce qui me concerne, le mot de Hugo "J'ai grandi"; je ne vois pas bien en quoi Jean Pierre mon voisin, qui est républicain, dépasse Jean Laurent, mon autre voisin, qui est monarchiste. Je mets la grandeur autre part que là.

Pour me résumer, puisqu'il faut absolument qu'on évoque la politique à propos d'un homme qui l'a en horreur, je crois que tous les systèmes de gouvernement peuvent produire le bien et le mal. La monarchie peut donner la liberté et la république la servitude. La république peut d'ailleurs être démocratique à Athènes, aristocratique à Rome, oligarchique à Venise, monarchiste à Sparte et en Pologne, théocratique en Vendée et au Paraguay, etc., etc. Gambetta la voulait opportuniste, nous la voudrions, nous, socialiste; et le royalisme offre les mêmes variétés.

Je remercie, moi, le gouvernement, quel qu'il soit, qui aidera le félibrige à relever une race de sa subalternité à restaurer la langue et les mœurs du Midi.

Mistral et les Félibres de l'Aube de Jean Fourié (p 39 - 40)

- - -

22 avril 1882

A Jean Lombard, fondateur du Parti socialiste

Monsieur,

Je vous dois remerciements (sic) pour l'article très sympathique que vous avez bien voulu me consacrer dans le "Midi Républicain". J'ai été impressionné par votre profonde intuition du mouvement félibréen et par l'ardeur que vous mettez à le défendre. Vous êtes là, dans le camp républicain, toute une école de jeunes dont j'admire l'attitude indépendante vis à vis des doctrinaires et des centralistes du parti.

En fait de partis, veuillez dire à l'occasion à ceux qui se méfient de nous, que nous sommes comme félibres tout à fait étrangers aux sectes politiques.

Rendre sa dignité et sa piété à notre race par le culte et le respect de tout ce qui fait sa gloire, lutter de toutes nos forces contre cette francisation de mauvais aloi qui rend de plus en plus grotesque notre peuple vis à vis des nations qui parlent hardiment leur langue naturelle... etc. (1). Voilà ce que nous voulons.
Merci, Monsieur et de tout cœur.

(1) Nous ignorons si le "etc" est de Mistral ou du rédacteur du livre.

Au berceau du socialisme Paul Lombard

- - -

24 mai 1882 - Sainte Estelle d'Albi

Attachement au Terroir

Messiés e Gai Counfraire,

Li cors celèste, que viron e se movon tant magnificamen dins l'immensita de Diéu, soun soumés, lou sabès, à dos forço majouralo: l'uno que li bandis à travès de l'espàci coume la pèiro d'uno foundo, l'autro que li retèn e lis entiro vers soun cèntrè. Dóu contro-pes d'aquéli forço nais l'ordre miraculous que règno dins lou cèu, nais eternalamen l'armouniò dóu mounde.

Li soucieta umano soun soumesso tambèn à dous balans countràri, que soun lis elemen de soun prougrès e de sa vido: soun aquéli balans, lou besoun d'unita e lou besoun d'independènci. E dóu legislatour la suprèmo sagesso estarié, m'es avis, à trouba l'equilibre que dèu contro-pesa e manteni d'acord l'independènci e l'unita, à coumpli en un mot la lèi de Noste Segne: sicut in cœlo et in terra.

L'unitarisme, éu, s'uno fes a lou vanc e que rèn noun l'arrèste, vès, passo l'aplanaire sus tóuti li clouquié, sus tóuti li clapié, sus tóuti li courage; e, tenènt ges de comte ni dis usage, ni de l'istòri, ni de la lengo, ni dóu climat, vòu faire tóuti béure à la memo coucourdo, vous chanjo pau à pau la nacioun en troupèu; pièi un jour, vèn un moustre que pòu dire, en vesènt l'aplatimen de tóuti: "Voudriéu que lou mounde n'aguèsse qu'uno tèsto pèr pouqué la sega."

L'estrèmo independènci n'es pas mens dangeirouso; car fauto de gouvèr e d'unita de visto, uno nacioun pòu s'estrassa, pòu se desmesoula dins la guerro civilo, s'embreniga e s'avali.

De la coumbinesoun d'uno lèi unitari emé l'independènci qu'es necessari à l'ome, sourtira dounc, lou crese, la digneta pèr tóuti, la liberta, la vido, e la varieta dins l'armouniò.

Ounte n'en sian, à l'ouro d'iuei ? La Franço, nosto Franço a lucha de long siècle pèr avé l'unita. E lou Miejour, poudèn lou dire, s'es douna tout entié à-n-aquelo entre-presso auto, e a tout sacrificia pèr l'unioun, pèr la pas, pèr la grandour de la patrio. L'unita, gràci à Diéu, es facho, e pèr toujours! es facho e counsacrado autant pèr lou malur, en coumun parteja, coume pèr la coumuno glòri.

Mai, Messiés, dóu moumen que voulèn èstre d'ome, que voulèn resta libre e que voulèn trachi toujours-que-mai e prene d'alo, devèn-ti pas nous garanti contro l'abus de l'unita, contro aquelo puissanço terriblo, demasiado, la centralisacioun, que nous vèn embasta, jusqu'au darrié vilage di Pirenèu e di Ceveno, noun soulamen si modo e soun unifourmita, mai encaro si foulié, sa trufarié, soun cativié, aquelo centralisacioun que se vòu mescla de tout, que destruis nòsti coustumo, noste amour dóu terraire, nòstis estacamen i causo environanto, e que copo lou nèrvi dóu testardige patriau, e que vai jusqu'au tufe desseca li sourgènt de nosto independènci!

Poudèn pas tóuti vièure dins Paris o dins Marsiho. Poudèn pas tóuti avé de plaço. Fau que n'i'ague, Messiés, pèr boulega la terro, pèr laboura la mar e si tempèsto, pèr abita li coumbo emai li piue, pèr avena la sabo, pèr manteni li raço dóu bèu país de Franço! E se voulès que rèston, aquéli païsan, dins si vilage e dins si bòri, dins si garrigo e dins si roco, se voulès subre-tout que ié trobon en plen aquéu countentamen qu'apellon liberta, leissas-ié l'estrumen d'aquelo liberta, leissas-ié soun lengage, lou lengage necite au mitan oute vivon e dins lou quau espouscon tant vivamen e gaiamen lis estrambord de sa naturo.

N'i'a proun de di. Coumprenès aro la pefoundeta, la forço de l'idèio felibrenco. Lou Felibrige, enmantela dins la lengo dóu pople coume dins uno fourtaresso, es la souleto resistènci que i'ague seriouso contro lou despoutisme e l'atramen di cèntrè. Es éu que represènto l'antico independènci d'aquéli raço fièro que fan la farandoulo dins l'istòri de Franço, que volon bèn s'uni e s'embrassa pèr maridage, mai que, coume nòsti femo, entèndon reserva e sauva sa verquiero.

Discours e Dicho

- - -

25 Novembre 1882
Au Cercle Artistique de Marseille

Lou Felibrige
e l'Empèri dóu soulèu

D'abord, crese inutile de m'ócupa davans vous-autre d'aquelo basso acusacioun que s'es facho pèr tèms contro lou Felibrige: l'acusacioun de separatisme. Quand avès touto vosto vido travaia pèr auboura lou sentimen de la patrio es un pau ridicule de se vèire acusa de trahisoun à la patrio. Coume se nosto Franço poudié vèire à regrèt l'enaussamen de sa Prouvènço! Coume se la maire poudié èstre jalouso de vèire grandi sa fiho! Eto, se la Prouvènço fai parla d'elo dins lou mounde pèr la bèuta de soun soulèu, pèr li cansoun de si felibre, pèr li travai de sis artisto, pèr lou renom universau de soun negòci marsihés, n'es-ti pas bèn verai que la Franço n'en tiro glòri, que la Franço n'en crèis que mai ?

...E souvenès-vous bèn que s'aquelo grandò idèio, la federacioun latino, un jour se verifico, sara lou Felibrige que n'en sara lou nous.

Tout acò's dins lis astre! e lis astre soun bèu dins l'azur de Prouvènço, dins lou cèu de Marsiho... E quau, miés que Marsiho, pòu avé l'ambicioun de deveni lou cèntrè d'aquelo federacioun? (...) Marsiho es apelado à deveni lou liame, lou fougau, la capitalo de la Latineta.

Paris, lou grand Paris, sara toujours la capitalo de la Franço indivisiblo (...)

Discours e Dicho

- - -

1884

18 de mai 1884

Discours

En poursuivant cet idéal, nous avons la conviction de faire œuvre patriotique; car je vous le répète, le respect de la langue maternelle conserve l'amour du foyer et de la patrie. Qu'on ne vienne donc pas nous accuser de séparatisme, comme quelques uns n'ont pas craint de le faire! Non, Messieurs, en aucune façon!

- - -

25 de mai 1884

Sainte Estelle de Sceaux

La lengo prouvençalo

I'a vuei quatre cènts an que la Prouvènço, aguènt bandi soun noum dins tóuti lis auvèri de la Chivalarié e dóu Parage, e aguènt abena, dins l'ardour de sa vido, li quatre dinastio de si rèi; i'a quatre cènts an vuei que la Prouvènço independènto libramen s'es dounado à la nacioun franceso.

Dins l'istòri, Messiés, vesèn que trop d'estrassaduro, de raço chapoutado, e de pàuri prouvinço que lis an desmamado, despatriado maugrat éli; e de-segur es un grand fa, un remarquable evenimen, quand rescountran un pople jouine, gai, mèstre d'èu, que, poudènt resta libre, vèn s'uni pèr amour au pople que ié plais.

Acò-d'aqui, ounour à-n-elo! s'es vist que pèr la Franço, pèr l'amistouso e douço Franço! E en memòri d'acò bèu, nous-àutri li felibre, sian vengu, trefouli, faire fèsto à Paris emé nosto jouvènço, emé noste soulèu, emé nòsti cansoun e noste tambourin.

Dounc i'a quatre cènts an, lis Estat-Generau de la vièio Prouvènço diguèron à la Franço: "Lou païs de Prouvènço, emé sa mar d'azur, emé sis Aup e si planuro, voulountous e counsènt, à tu s'unis, o Franço! noun coume un acessòri que vai au principau, mai coume un principau à-n-un autre principau: valènt-à-dire, que gardaren nòsti franqueso, nòsti costumò e nosto lengo."

Messiés, vaqui lou pache qu'es escri dins l'istòri, lou pache digne e fièr que fuguè counvengu entre Franço e Prouvènço, e nous-àutri, li fiéu d'aquéli que pachèron, reconneissèn que nòsti paire faguèron obro de sagesso, e sabèn que li vièi an tengu sa paraulo, e juran que li jouine la tendran longo-mai!

E d'abord que fidèu, e d'abord que leiau avèn garda nosto paraulo, aurian-ti pas lou dre de garda nosto lengo?

Discours e Dicho

- - -

1885

14 de septembre de 1885

A Jules Boissière

(...)

Enfant dóu pople, pouèto dóu pople, aposto dóu sauvamen naciounau, devèn de longo assaboura nosto mangiho emé lou viéure poupulâri e refresca nosto bevèndo dins li font de la païsanarié. Aro, arriben au pica de la daïo.

N'oubliden pas, que despièi 400 an, s'es emplega tóuti li forço e tóuti li couquinarié de l'esperit uman pèr nous desprouvençalisa, e causo óurriblo, tóuti li letru e ome noutable de Prouvènço an ajuda de touto soun enfluènci à-n-aquéu mouvemen contro naturo. Se voulès dounc counsidera ço que s'es fa despièi trente an pèr reviéuda lou sentimen prouvençau, e la glòri que s'es amoulounado sus nosto lengo reflourido, vous faudra bèn counveni qu'avèn pas mau mena la barco. Mai tout acò s'es fa noun sènso lucho aspro, nimai sènso gâubi.. Metès-vous bèn en tèsto que navigan au mitan dis estèu, e que la prudènço es la proumièro vertu di coumbatènt feble de noumbre e mau arma.

L'essenciau es d'agué la fe, es de crèire à l'estello qu'a tant bèn enjusqu'arooundu nosto barco. Ma counvicioun, partejado deja pèr quàuquis ome de pensado, es que lou Felibrige porte en éu la souluciouun di grândi questioun poulitico e soucialo que boulegon l'umanita. Coume poulitico generalo devèn teni d'amena e desira lou sistème federau, federacioun di pople, counfederacioun latino, e reviéure de Prouvènço dins uno naturalo e libro federacioun latino. Mai avans de s'ataula ubertamen à-n-aquéu presfa suprème fau espera la definicioun de la fourmidablo guerro que, latènto o declarado s'achavanis toujours que mai entre lou germanisme e la latineta. A la Franço murtrido, à la Franço cigaliero de la civilisacioun latino, devèn fidelita e devouamen di siéu, car es elo que soustèn, coume a soustengu sèmpre, la bataïo.

Anen dounc pas, pèr d'emprudènci vano, faire lou jo de l'eniemi mourtau de nosto raço, e coumproumetre, is iue dis ignourant emé di mespresèn, li resultat counquist..

Tenen-nous pèr aro à la questioun de lengo, e luchen ardimen de countùni e de tout biais, pèr remettre en ounour dins li famiho prouvençalo lou parla de la terro de Prouvènço. E rapelas-vous que, la lengo sauvado, tóuti li liberta n'en gisclaran à soun moumen. Inutile de mai cava; ço que vous escrivo aqui, n'es que pèr vous e vous pregue de lou garda pèr vous - que sias un di capitâni de la nacioun futuro.

Archives du Roure

- - -

1886

23 mai 1886

Sainte Estelle de Gap

La Despouplacioun
di Campagno

Ah! se sabien lou mau que se fai à la patriò, que se fai à la raço, en derrabant au pople, à l'ome de la terro, lou liame que l'estaco à sa vièio famiho, à si bôni coustumo, au païs ounte es na!

Se plagnon, au-jour-d'uei, que la campagno s'abandoune, que li vilage se despouplon... E vous-àutri, Messiés, dins aquèsti mountagno escalabrouso e fèro, ounte pamens la Franço es urouso de veïre, à l'ouro dóu dangié, de valènts abitant pèr garda sa frountiero, poudès n'en saupre quaucarèn.

La pouplacioun s'en vai, la jouinesso davalo vers lou pourridié di vilo. Desmamado de sa lengo e de la pouèsio que la lengo escampavo, e d'aquéu languitòri qu'acoumpagnavo aquéli que quitavon lou païs, que voulès que la retèngue dins si paùri vilage, ounte li cat ié moron ?

Nòsti paire disien:

A chasque aucèu
Soun nis es bèu;

e rèn qu'aquéu prouvèrbi, aquéu pichot prouvèrbi, gardavo dins lou nis li pouplacioun countèto. I'a proun de quàuquis aubre, i'a proun de quàuqui tousco d'argelas e de bouis, pèr reteni la ribo d'uno aigo manjarello. E se li derrabas, aquélis aubre, aquéli tousco, au proumier endoulible que toumbo d'amoundaut, la ribo es derrunado, la pradello s'afoundro, la graisso de la terro es empourtado à la Durènço.

Talamen es ansin, lou sabès miés que iéu, que, pèr sauva lou founs que rèsto encaro sus li roco e faire reverdi vòsti colo pelado, lis amenistracioun replanton li fourèst, abouscassisson li mountagno.

E perqué dounc, nautre peréu, farian pas reverdi aquelo lengo provençalo qu'esgaiejavo noste pople, e que lou mantenié dins l'amour de sis us, de soun independènci e de sa digneta ?

Li noble, quand gouvernavon, tiravon glòri de sa neissènço, de si grand e rèire-grand, de soun blasoun, de soun passat. E aro que lou pople es devengu lou mèstre, aurié-ti la feblesso de rougi de sa maire, de renega la lengo que ié fai sa noublesso, que porto lou blasoun de soun passat, de soun istòri ? Noun, acò's pas poussible.

Quand Mirèio pareiguè, i'a déjà proun tèms d'acò, en vesèt lou bèu gàubi emé la gaiardiso de nosto parladuro, noste grand e bon mèstre, Lamartine, diguè:

C'est le peuple qui doit sauver le peuple.

Dins aquéu crid, Messiés, i'a tout lou Felibrige. E basto qu'aquéu crid fugue la proufecò dóu sauvamen de nosto raço!

Discours e Dicho

- - -

1887

28 mars 1887

Sainte Estelle de Cannes

La Fraternalita di Pople

.....E de meme que la Franço, vitouriouso o bèn vincudo, fau, de brin o de bran, que dins l'univers fague lume, nosto bello Prouvènço, coume uno perlo raro, au soulèu fau que brihe sus lou front de la Franço.

Tenès, arregardas ço que se passo pereici: deja vosto coustiero, vosto embaumanto ribo de Cano emai d'Antibo, de Niço e de Mentoun, de Sant-Rafèu e d'Iero, n'es-ti pas lou cagnard, lou paradis terrèstre, ounte vènon à vòu iverna lis estrangié, urous avans-courrèire di federacioun futuro!

Discours e Dicho

- - -

1888

Janvier 1888

A Mariéton

(Mariéton avait envoyé à Mistral des vers de la part de la Reine d'Italie)

Tu sais bien que, dans ma vie, tout s'arrange harmonieusement et que, dans mes manifestations poétiques, c'est la déesse Harmonie qui précise et gouverne. Donc, si je n'ai pas répondu à l'invite royale, c'est que l'heure n'a pas sonné au timbre d'or des choses astrales. Je suis trop touché du désir de la reine pour me libérer par un madrigal de cour. Laissons l'étoile décider et allumer l'inspiration. Les impressions qui nous viennent du pays transalpin ne sont pas faites pour tendre les cordes de la lyre provençale. Ce n'est pas au moment où le colonel Da Bormida étudie sur la carte, avec le Maréchal de Moltke, les détails d'une campagne contre la France, qu'il convient au Capoulier de se commettre avec des éventualités terribles. "Amica Italia, Magis amica Gallia", et ce n'est pas quand ma patrie est menacée que je pourrais obtempérer à ceux qui me demandent un psaume d'allégresse... Super flumina Babylonis...

Crit. I (p. 241)

- - -

13 août 1888

Sainte Estelle en Barthelasse

Lou Prouvençau à l'Escolo

...Soulamen, es eici lou pica de la daïo, i'a 'no meno de gènt que, despièi quàuqui cènts an, despièi Louis XIV, s'es coungreïado en Franço, e que, pèr aplani li draïo au centralisme, autant vau dire au despoutisme, o bèn pèr un pantai d'unifourmita mesquino, s'óupilon à cresta de tóuti li maniero lou libre expandimen, la flouresoun galoïo di branco d'aquel aubre.

Uno populacioun de moussuròt, de bèfi, bèn amenistrativo e bèn desmesoulado, ounte tóuti li vièsti se taion sus la copo di Magasin dóu Louvre, e tóuti li cervèu au meme mole se mastrouïon, uno Franço en un mot facho de tãlo sorto que, d'amount de Paris, en disènt oremus emé l'aran d'un telegrafe, tóuti respondon amen, vaqui ço que voudrien aquélis esquicho-meleto?

Em'acò, sabès lou plan? pèr aveni pulèu à si fin dessinado o mau entenciounado, cercon, toujours que mai, de nous derraba dóu cor la mai intimo fibro de nosto persounalita, qu'es nosto lengo maire.

(.....)

Lou vesès dounc, Messiés, la pretencioun qu'avèn de faire respeta lou prouvençau dins lis escolo, n'es pas, coume volon dire lis enemi dóu Felibrige, uno idèio arreirado nimai antifranceso, es au countràri lou soulet biais de counserva e d'espandi, pèr tout caire e cantoun de la terro de Franço, aquel estacamen, aquel afougamen prouvinciau e coumunau, que soulet pòu adurre la vido à la prouvinço, coume aduguè, antan, la liberta à la Souïssso, l'independènci à l'Americo, la Reneissènço à l'Itali, e lou pountificat de touto glòri umano à la meravilhouso Grèço!

O vous autre, esperit de larguesso e d'esclaire, ome d'Estat e de gouvèr, ome de bon e d'enavans qu'au jour d'uei venès vèire, qu'aujourd'uei poudès saupre ço que demandon li felibre, ajudas-nous dins aquelo obro de renouvelamen e de franqueso naciounalo!

Discours e Dicho

- - -

1889

En 1889

A Mariéton

As-tu vu l'interview de la "Tribune de Genève" donnant le programme de Boulanger qui, d'après ce journal, voudrait le rétablissement de l'ancienne province, la suppression des préfets, et tous les desiderata félibréens? "Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo?"

Crit. I (p. 270)

- - -

1891

7 janvier 1891

(...) Em'acò sabès de que? Uno fes lou regòli preste, counvidaren nòsti cousin, counvidaren nòstis ami: aquéli dóu Lengadò, aquéli dóu Dóufinat, que de l'aïet, se n'esperlicon. E li dóu Lengadò sounaran li Gascoun que tambèn l'amon, lou capoun, e li Gascoun li Limousin, li Limousin li Peitavin, li Peitavin lis Anjouvin; e ansin, à la co dóu loup, d'aqui-que la Franço novo, autour de noste aiòli, fague... la farandoulo. Encaro un pau anavian dire, santo de Diéu! la federacioun: coume is Estat-Uni de la jouïno Americo, coume en Souïssso (lou país dóu pintre de l'Aiòli, noste gènt ami Burnand), o pulèu, coume en Grèço, ounte, après aguè freta dins l'aïetado soun crouchoun, à Maratoun, à Salamino, anavon en dansant freta l'esquino di Barbare.

Aiòli

- - -

7 novembre 1891

Lou gouvèr sèmblo enfin coumprene ço que, despièi long-tèm, esclatavo is iue de tóuti: es que Paris, à forço de voulé tout faire siéu, finis pèr creba dins sa pèu, dóu tèm que la prouvinço, qu'es en definitivo la maire de la raço, toujours que mai s'abeno, se desmesoulo e s'entenèbro, en mandant amoundaut la flour de soun jouvènt e de sis inteligènci, que la plupart revènon plus...

Aiòli

- - -

1892

27 avril 1892

Zóu, vilo de Prouvènço, countunias, countunias de vous embriaga de mot; zóu, poulitiquejas, à touto zuerto, sus la fe di centralisto de Paris. Entanterin lou mounde viro; e chasque tour de rodo, dóu tèm que badas la dragèio, vous escracho quaucuno de vòstis esperanço. An dounc la neblo is iue, li famous Counsèu Generau que soun censa representa lis interès de la Prouvènço ?

Aiòli

- - -

17 mai 1892

... lou pequinage e l'óupressioun que lou sistèmo centralisto fai, despièi trop de tèm, pesa sus nosto raço. Tant de reclamacioun que mouton de pertout, souto tóuti li formo, tant d'esfors generous que fan, en país d'O, pèr se leva de dessouto
Aquéli qu'an la memòri,
Aquéli qu'an lou cor aut,
Aquéli que dins sa bòri
Sènton giscla lou mistrau,
Aquéli qu'amon la glòri,
Li valènt, i majourau,
finiran, esperen-lou, pèr eigreja lou flaquige de nòsti representant. E lèu-lèu faudra bèn que counseié generau e deputa e senatour, au-liò de bestira sus la councentracioun di gaucho e de nous enmasca de si discussioun bisantino, s'ócupon quauque pau d'aquelo grando Franço prouvinçialo e prouvençalo que, bono qu'a fourni de sódard e d'impost, s'envai anequelido, fauto d'alèn e d'alo.

Aiòli

- - -

1892

A Mariéton

Il y a eu, aux félibres de Paris, un beau tapage au sujet de la déclaration fédéraliste de Maurras-Amouretti. Un "chut" est ordonné là-dessus, mais il paraît que les Jacobins du café étaient furieux.

Il (le Fédéralisme) a l'air de faire chemin. C'est une bonne idée pour allumer nos jeunes et ça arrive au moment voulu. Mais il ne faudrait pas que ça brouillât les jeunes et les vieux. Je dirai ça au prochain "Aiòli".

Crit. II (p. 32)

- - -

1893

Juillet 1893

A Mariéton

Je vais te mettre tout de suite à même de répondre à l'excellent comte De Terray, qui, absolument fermé aux vues et aux choses du félibrige, ne peut comprendre qu'il est des avenir et des idéals supérieurs à ceux rêvés par le Comte d'Haussonville.

Je ne puis sacrifier aux inanités d'un parti politique usé jusqu'à la corde, les quelques années de bonne vie félibréenne que le bon Dieu me réserve! Tant qu'il y avait chance d'avoir une majorité sur le nom d'un titré ou d'un bourgeois quelconque, on affectait le plus clair dédain pour n'importe quel représentant de la Renaissance provençale. Roumanille lui-même n'était pas digne de figurer sur une liste du Conseil Municipal d'Avignon. Maintenant que tout est perdu irrémédiablement pour les candidats conservateurs de l'arrondissement d'Arles, et qu'on est forcé de reconnaître la popularité de Mistral au dessus de tous les partis, on veut me faire servir de "cheval de renfort". Eh bien! non, je ne veux pas de ce rôle. J'ai mieux à faire que d'aller perdre la fin de ma vie de poète pur dans les basses intrigues d'un Corps législatif quelconque. Je comprendrais ce revirement de ma part au cas d'une Constituante réunie après un branle-bas, Constituante de six mois où l'on pourrait crier les revendications de la Provence et du Fédéralisme. Et encore! C'est aux jeunes que reviendrait ce rôle. Donc qu'on n'essaye pas de m'offrir une candidature, je dirais non avec l'entêtement que j'ai mis à rester félibre toute ma vie. La "vita nuova" que mon action latente infuse, sans en avoir l'air, au corps apostolique du Félibrige est une œuvre assez belle pour que je m'en contente.

Ces braves conservateurs, mais qu'ont-ils fait pour la Cause ? Et que feraient-ils au cas d'un retour? Rien, rien, rien! Eux qui ont l'argent et qui le gardent! Nous avons fait route "avec les pauvres", c'est avec eux qu'il faut rester. C'est eux, du reste, qui ont l'avenir à coup sûr.

J'ai dit, mon beau! Ce qui n'empêchera pas les Daudet de se moquer de moi en lisant les hommages que je rends à la Duchesse d'Uzès au sujet du monument de Valence.

Crit. II (p.57)

- - -

1894

7 avril 1894

Li deputa, sus li questioun que pertocou la sabo e la joio dóu pople en foro de la poulitico, fau pas ié coumta dessus. Qu'un nèsci, qu'un darut fague uno peticioun pèr desplaça lou Mount Ventour o desbateja li carriero, trouvara toujour à la Chambro o au Counsèu de sa coumuno un rapourtaire espeloufi que fara valé sa moucioun. Mai que s'agigue pèr asard de reviscoula dins lou pople ço que ié manten l'amo e la persounalita, ah! pas mai, amoundaut veirés que de canard-mut.

Aiòli

- - -

11 août 1894

(Inauguration du Tambour d'Arcole)

Sénateur Taulier:

- Quel dommage, Maître, de ne pouvoir vous compter parmi les républicains.

F. Mistral:

- Siéu pas republican, iéu qu'ai escri lou Tambour d'Arcolo ? Souvène-te d'uno causo qu'ère republican avans que naisseguèsses e que lou sarai encaro quouro lou saras plus.

Anecdote rapportée par A. Rey
in Bassin du Rhône Avril 1914

- - -

1895

17 avril 1895

(à propos de "Outremer, notes sur l'Amérique", de Paul Bourget)

(...) D'aquelo counclusioun la partido essencialo pèr nous-autre es aquesto: la recounstitucioun de la prouvinço naturalo. E aquéu clam venènt d'un ome libre coume Bourget eminent coume éu, acò's un signau de vitòri, e coume tau lou prouclaman. De mai aquelo counclusioun, tant counformo à nòstis idèio, e ispirado à soun autour pèr un viage is Estat-Uni, s'en-devèn bèn emé la dicho de Madamo Janvier, la felibresso de New-York, que, aquest mes passa, escrivé dins l'Aiòli: "Eici, subre-tout, dins nòstis Estat-Uni, devèn nous interessa à nòsti fraire li felibre, car la toco dóu Felibrige s'atrovo justamen èstre en acord emé l'esperit de nòstis istitucioun".

Aiòli

- - -

17 juin 1895

(Au Directeur de La France Fédérale)

Cher Confrère,

Je ne puis être que sympathique aux idées régionalistes que votre publication "La France Fédérale" se propose de répandre, mais puisque vous avez lu ma lettre publiée par l'Echo de Paris, veuillez vous en tenir à cette déclaration pour la part qui me revient dans le renouveau qui s'annonce. Le rôle de poète, et de poète qui lutte pour sa langue, suffit à absorber toute ma vie. Que d'autres se tracent la voie, vers l'avenir, par la politique: il y a place et labeur pour tous et à chaque génération sa tâche! Je suis avec vous de tout cœur, mais restez libres et allez bravement de votre propre chef. Si vous aimez absolument votre pays, vous triompherez par l'amour, vous ne sauriez avoir de meilleur guide! Recevez, Cher Confrère, l'expression de mes souhaits bien vifs, pour le succès de votre campagne.

Aiòli

- - -

17 juin 1895

Déclaration à L'Echo de Paris

Vous me demandez de développer ma pensée, de vous dire les moyens que je croirai pratiques pour décentraliser, et vous ajoutez: "Vous êtes plus que tout autre, désigné pour diriger ce mouvement qui va tous les jours s'accroître". L'honneur que l'on me fait, en m'attribuant la direction de cette palingénésie, est tout au moins exagérée. Lorsqu'une évolution sérieuse, inéluctable, se manifeste dans l'histoire, les personnalités n'en sont que les outils. Les jeunes gens qui, en tous pays, aspirent à un état nouveau qui leur rende l'enthousiasme, la liberté d'agir, la joie de vivre, n'ont été amenés à cette ascension d'âme que par la lassitude la banalité, cette moderne forme de toutes les servitudes. Si quelques-uns d'entre eux veulent bien me saluer comme un protagoniste, c'est qu'ils auront lu dans mes œuvres quelques refrains indépendants qui répondent à leurs desiderata. Mais ce qui fait la force de ce mouvement régionaliste, fédéraliste si l'on veut, qui de partout se manifeste, c'est qu'il n'a pas de chef, c'est qu'il est l'expression des libres volontés, c'est qu'il vient en sa saison, comme les plantes de la terre et les effluves du soleil!

Les patentés de la politique ont beau faire semblant de ne rien voir de tout cela: le jour viendra où la jeune vague - qu'ils se plaisent à prendre pour un sourire de la mer - bondira inattendue et balayera le pont du fatras qui l'encombre.

Quels sont les moyens pratiques pour organiser la suite c'est à dire la France nouvelle? Ne nous mettons pas en souci d'enseigner la vita nuova à ceux qui sauront l'acquérir. (...)

Aiòli

- - -

A Mariéton

Mon Cher Ami, Le mouvement qui se fait autour du mot "Décentralisation" est de fort bon augure pour la Cause. Mais ce n'est qu'un augure. La réforme que nous rêvons ne pourra se faire et ne se fera que par une Constituante. Les députés élus par le système actuel sont trop intéressés à ménager les chefs-lieux des préfectures et des sous-préfectures pour toucher au renouvellement de l'abbé Sieyès. Il faudra pour, arriver, une Chambre élue au scrutin de liste.

Crit. I (p.109)

- - -

1896

7 mai 1896

Noun, aquelo tracassarié que vòu se servi dis escolo pèr estrassa li dialèite, es lou darrier esfors di centralisto de Paris contro lou liberau arbitre di pouplacioun franceso...

Aiòli

- - -

1899

Janvier 1899

Adhésion à "La Patrie Française"

Profondément dévoué à la Patrie Française parce que Provençal et passionné pour la Provence, je m'unis loyalement à tous ceux qui se dressent pour sauver les traditions nationales de la France.

Convaincu dès longtemps que la destruction des provinces et de tout ce qui avivait leur personnalité ne pouvait qu'énerver les vieilles races libres qui ont mêlé leurs sèves dans le tronc gallo franc, j'ai avec quelques autres consacré ma vie de poète, à ranimer, à rajeunir les racines par lesquelles la province tient au sol et les attaches spéciales qui nous font aimer ce sol.

Cela dit pour montrer que notre particularisme est moins dangereux pour la France que l'écrasement général produit par l'odieux niveau unitariste. Mais comme rien n'est inutile, pas même les épreuves, j'espère que du péril que nous côtoyons à cette heure surgira l'émancipation de ces forces provinciales qui surent, en des temps plus tristes que les nôtres repousser avec Jeanne d'Arc l'invasion anglo-saxonne, et avec les Provençaux, celle de Charles Quint.

Gazette de France 11 Janv. 1899

Aiòli 17 janv. 1899

- - -

9 janvier 1899

A Maurras

La réponse à votre désir n'est pas de celles qui peuvent se faire au pied levé et je ne suis pas de ceux qui prétendent avec quelques articles de lois, pouvoir bâcler ce qu'ils appellent la Réforme sociale. Rendre aux diverses régions de France la vie qui doit leur être propre et les moyens d'enrayer l'exode qui la dépeuple, tel est le problème fondamental. Mais seule une Constituante, élue, bien entendu, d'après un système véridique, pourra le résoudre un jour et concilier avec les nécessités du progrès et des habitudes prises, les conditions indispensables à un réveil provincial. Nous n'en sommes pas encore là.

Pour m'en tenir à la pensée, à la généreuse émotion qui rallie à cette heure autour de la Patrie Française tant d'esprits différents, je crois que le plus grand danger qui menace notre nation vient de l'oblitération du sentiment patriotique et par patriotisme, je n'entends pas ce chauvinisme plus ou moins naturel, qui a toujours l'air furieux. Vous connaissez ce dicton:

A chaque oiseau
Son nid est beau

Il a suffi pendant des siècles et des milliers d'années à retenir et à ramener dans les pays les plus ingrats les populations autochtones.

Qu'a fait depuis cent ans la loi française ou, si vous voulez, l'administration, pour la conservation des mœurs et des coutumes qui entretenaient l'amour du foyer, l'attachement au sol natal ?

Moins que rien, car l'indigène de chaque pays de France est éduqué à rebrousse poil. On s'efforce par l'école (et par toutes les écoles) de lui arracher ses traditions et, avant tout, l'usage de ces parlers antiques par lesquels se transmettaient et se perpétuaient le génie, l'indépendance et le naturel de la race. Tout est rasé, tout est broyé par l'éducateur moderne. De l'histoire locale, provinciale même, il n'en est plus question. L'accent, les habitudes, les choses spéciales au pays et à son peuple sont tournés en dérision.

Tout ce qui vient des aïeux, disait-on, est ridicule et doit être remplacé par des mixtures et des programmes. Et avec ça on produit des incolores et des ineptes, des chemineaux de tous les genres, et des gens qui, détachés des vieux préjugés terriens, font bon marché de la Patrie et du Drapeau qui la symbolise...

Aiòli

- - -

1900

27 novembre 1900

A Jules Ronjat

L'escrivieu, i'a quauque tèms, à Maurras, mi desiranço d'autounoumìo pèr nòsti pàuri prouvinço se soun bravamen abaucado, despièi que dóu sufrage universau n'espelis aquéu grouïn de medioucrite que s'oupilon à rasa li mounumen di rèire. Dounas i municipe lou plen poudé de mestreja tout ço qu'es souto sa man, veiren un jour li Nimesen vendre la Meisoun Carrado en quauque riche American, coume avèn vist parti li Fragounard de Grasso pèr l'Anglo-Terro, coume vesèn aro-aro l'edilita d'Arle metre en vèndo la bousarié de soun coulège, que vau mai de cènt milo franc e qu'es belèu la plus bello de França. Parlas dóu pourtau Limbert qu'en Avignoun an derouï? Mai desempièi an esbóusa la porto de l'Oulo, e au Counsèu de vilo s'es vouta pèr la segoundo fes, em'uno espèci de ràbi, la demoulicioun di bàrri!

Ah! dounas-ié de liberta en de bestiari coume acò! que li mounumen que fan (coume se vèi en Avignoun) soun pèr celebra la perdo de soun independènci!

Ah! quanto plago, aquéu jacoubinisme que devasto dins lou pople tóuti li tradicioun, noun soulamen de patrio, mai de pouèsiò o d'art!

Counsoulen-nous adounc en fasènt, nàutri felibre, uno Prouvènço idealo...

Vivo Prouvènço (n°112)

- - -

1901

6 avril 1901

A Devoluy

...Lou plan de letro es de tout bon. Vous lou remande tau e quau. I'a pamens uno causo ounte devèn ana plan: es l'autounoumìo municipalo. Quand vesès de tiran veritable, coume li de l'Antiqueta, destruire li mounumen d'Avignoun o la fourtuno de Marsiho etc... noun counvèn à la lóugiero de rejita li recours qu'empachon li maladoubat.

Cor. M. D.

- - -

30 avril 1901

A Devoluy

De tout segur la gafò de Maurras, que counaissiéu pas, es uno ensigno martegalado. Crese pas que i'ague entencion marrido; mai acò provo que li gènt que s'embarron dins un partit se restregon d'autant la cabesso. Pèr Maurras noun i'a plus souto lou soulèu que Dreyfusard e Antidreyfusard; pèr Barrès noun i'a plus que racina e desracina; e pèr M. Deroulède, tout ço que pènso pas coume éu, noun es pas digne de vieüre. Maurras, coume poudès saché, voulié me soustira 'no letro pèr sa famouso Enquèsto. Mai lou Maianen bequè pas. Se rebateguè Maurras sus lou paure Arnavielo - que pitè au musclau - e qu'aro se n'en dèu greva, car acò pourrié bèn i'agué coustat soun capoulierat. Fau s'apara, en aquest mounde, e, coume dison nòsti vièi, quau s'amaro, que se garde. Avèn autour dóu Felibrige uno bando de tiro-l'aufo que, se rampouant à la Causo, voudrien faire encrèire qu'es éli que la van coundurre dins lou veritable camin. Avisen-nous d'aquéli e resten ço que sian: li fidèu de la lengo. Tout ço qu'es pas pèr la lengo, es mestié de se n'en mesfisa.

Cor. M.D.

- - -

13 septembre 1901

A Devoluy

... Se lachan uno fes la passioun de la lengo pèr nous esperdre i ranganello de la decentralisacioun, lou Felibrige sara malaut. Leissen patouia aqui-dintre li qu'an ges de pouèmo à faire.

Cor. M.D.

- - -

1902

A Mariéton

Je te remercie et te félicite pour l'instantanée compréhension que tu as eu de mon refus aux sollicitations qui sont venues m'assaillir cette semaine. Me vois-tu, à mon âge, après avoir filé la même pensée félibréenne pendant cinquante ans, quittant mon rêve de poète, fermant ma maison de Maillane, pour quatre ou six ans, et allant perdre mes dernières années de vie dans les couloirs du Palais Bourbon. Ce serait un suicide lugubre à tous les points de vue. Et c'est le jour où les politiques d'un parti, ne trouvant pas de candidature présentable, se sentent vaincus d'avance avec leur programme banal, qu'ils songent enfin qu'un homme est arrivé à la popularité par sa seule attitude de poète et de patriote provençal!... Mais qu'ont-ils fait, ces braves gens, pour la Cause de nos enthousiasmes désintéressés? Mistral, cheval de renfort... Ah! non.

Crit. III (p.12)

- - -

26 avril 1902

A Favier

Eh! o, moun bon, aquélis estrambord naïve pèr la republico de 48, publica pèr lou Coq d'Avignoun, soun bèn de iéu. Lis escriguère en francihot pèr ço que la poulitico en Prouvènço, despièi 89, es francihoto, ço que noun m'empachavo d'escriéure d'aquéu moumen moun pouèmo en quatre cant (inedit), Li Meissoun. Mai ço que i'a de plus poulit es que lou terrible refrin guerre éternelle entre nous et les rois, lou faguerian de mita 'mé... Roumaniho!

Urousamen n'aviéu alor que dès-e-vuech an, emai pas... autramen me pourtavon en candèlo pèr deputa d'Arle, talamen li republican èron rare d'aquelo epoco en aquelo encountrado. E alor, abestiassi pèr la poulitico, auriéu agu ni l'idèio ni lou tèms de canta Mirèio e sariéu aro uno "vièio barbo" de 48. Tout vai bèn, gràci à Diéu e à Sto Estello.

France Latine (n°25)

- - -

1904

24 janvier 1904

A Emile Ripert

Les poètes ouvriers, qui ont attiré votre attention n'eurent aucune influence sur les futurs félibres. Les nuées politiques, socialistes, humanitaires, qui estompent plus ou moins les productions ouvrières de cette époque flottaient bien loin de nos idylles provençales, nous les primadié...

Mistral poète républicain - A.Rey

- - -

15 mars 1904

A Devoluy

... Aquélis insurgènt contro li lèi religiouso e soucialo soun de longo afouga à se traire i geinoui dóu mounde óuficiau. En plen siéu de voste avis. Li gouvèr, quínti que fugon, nous an sèmpre fa la guerro souto man e souto masco. Ié devèn rèn...

Cor. M.D.

- - -

21 mai 1904

Cinquantenaire du Félibrige *

Pas de politique: dans le Félibrige, chacun est libre. Il y a des blancs, il y a des rouges. Nous avons des socialistes; nous sommes tous d'accord; qu'on nous laisse notre langue, voilà tout. Moi, je suis monarchiste par exemple; mais je suis du peuple; j'ai été élevé à l'école primaire, à l'école laïque (insiste le maître avec une belle ironie). De mon temps, il n'y avait pas encore de congréganistes, d'école libre. Je suis monarchiste, mais cela ne m'a pas empêché d'être conseiller municipal depuis cinquante ans. Alors, on nomme des commissions et je suis le premier de la commission. Pas de politique! tout de même". (p. 221)
Je vais vous répondre franchement: l'enseignement du français peut tuer notre langue, comme peuvent s'en aller nos costumes; mais la France n'a aucun intérêt à ce que tous les Français se ressemblent. Mais nous lutterons sans être séparatistes. Nous prenez-vous pour des imbéciles, de croire que nous pouvons songer à

cela ? Fédéralistes, régionalistes! Allons, pas de politique... Les franchises municipales! Je n'en veux pas. Nous sommes bien heureux qu'il y ait, à Paris, un pouvoir supérieur. Qu'est-ce que cela serait...

Tenez, près d'ici, nous avons eu un maire qui avait fait construire un mur au milieu de la rue pour empêcher son prédécesseur de passer en voiture! Sans le Conseil d'Etat, le mur y serait encore! Non pas de franchises municipales. Qu'on nous laisse notre langue.

Je suis monarchiste, mais le gouvernement, ça m'est égal, en somme. (p. 223)

L'En-Avant de F. Mistral Ajalber

* Conversation rapportée par J. Ajalbert

- - -

Mai 1904

Lou Cinquantenàri dóu Felibrige

(...)

Noun se fasié la trò
Dóu mendre ni dóu mai;
De "petito patriò"
Se parlavo jamai
Vers Mount-Ventou
Butant nosto barioto
Erian de patrioto
Prouvençau avans tout.

Pèr d'obro mirifico
S'esmouvié la nacioun
E fasian, pacifico
Uno revoulucioun...

A. P. 1905

- - -

Aux Bretons

Si l'on ne met pas un terme à l'abominable routine des gouvernements modernes, qui consiste à détruire, par l'école primaire, tout ce que l'enfant tient du sol, de la nature et des ancêtres, on va nous faire une humanité dont je connais le prototype. C'est le bohème des grandes routes, sans foi ni loi, sans feu ni lieu, sans traditions ni religion et sans attache d'aucun genre avec cette communion des races qu'on nomme la patrie; il représente exactement le petit monstre fabriqué par les futurs instituteurs de l'internationalisme.

Les jaunes n'auront pas de peine à balayer un jour ces produits de nos sophismes, l'homunculus de Faust. Fils de la terre et fils du peuple, je suis heureux d'avoir senti et présenté, dès ma jeunesse, ce mal qui se faisait par ces enseignements à faux et d'avoir suscité dans les pays d'oc, la résistance des poètes...

Cité par Lou Félibrige
Avril-mai 1906 p. 92.

- - -

1907

Maillane, 26 avril 1907

Réponse à des journalistes génois

La politique internationale n'est pas mon fort, et, n'étant pas dans le secret de Dieu, je ne puis répondre à l'esprit de votre questionnaire.

Mais, puisque j'ai suivi, voici un demi-siècle, les phases du Risorgimento, et la persévérance, et la prudence de l'Italie dans l'œuvre de la reconstitution de sa complète indépendance et de son unité, je crois par instinct, je crois profondément que le plus bel avenir attend l'Italia terza. Les réserves de clairvoyance, d'énergie, d'activité qu'ont accumulées pour l'Italie deux ou trois siècles de somnolence garantissent à votre peuple un développement magnifique. Et le suprême bon sens qui la caractérise sauvera sa jeunesse de tous les périls.

Evviva l'Italia!

Le Provençal de Paris (20 janvier 1907)

- - -

1908

A Maurice Faure

En réponse à la Terre Natale

Je viens de lire les chants éloquents, jaillis de votre enthousiasme pour la Terre Natale. Je dis chants, car ces "pages historiques et littéraires" sont un poème dans lequel vibrent vos convictions républicaines, votre patriotisme méridional et votre foi félibréenne.

Qu'importe l'opinion politique lorsqu'elle est, comme disent les horticulteurs, "entée sur franc" ? Nos façons de voir et de concevoir l'ordre social ne sont-elles pas les produits de l'atavisme, de l'éducation, de l'ambiance, en un mot de l'ananké ? N'est-il pas naturel que Tyrtée soit républicain, qu'Horace et Virgile soient césariens, que Dante soit Gibelin, que Bertrand de Born soit féodal, et que Victor Hugo ait suivi l'évolution de la nation française ? Chacun de ces poètes a exprimé avec génie ce qu'il croyait sincèrement, il n'y a pas à leur demander autre chose.

Voilà pourquoi j'admire tout ce que vous avez mis et émis dans votre beau livre et, en particulier ce que vous avez écrit pour Championnet, le héros valentinois. Il est inutile de vous dire combien je vous suis reconnaissant pour votre fidélité au félibrige e pèr lou Maianen que, de longo toco, vous a couneigu aflama pèr la causo prouvençalo. Je déposerai le magnifique recueil dans la bibliothèque du Museon Arlaten, où il figurera comme un des plus brillants et véridiques "actes des apôtres" du Midi.

Merci, cher Majoral, et affectueusement à vous.

Vivo Prouvènço (7 février 1908, n°38)

- - -

1909

2 février 1909

Dédicace à Maurras

A moun ami Charles Maurras
Que miés que tóuti e sus tóuti
A coumprés e esclargi
L'idèio de ma vido.

F. Mistral.
Pèr la Candelouso de 1909

- - -

1911

A Baffier

Moun bon e bèu Baffier

D'amo e de cor m'associe i generous esfors de la Federacioun Regionalisto Franceso em' à sa decisioun d'asempra dins Bourge, cèntrè naturau di Gaulo, un grand Coungrès Regionalisto.

Iéu siéu segur que, souto l'aflat de l'aposto vigourous, dóu flème patrioto e dóu bèl artisto que sias, la manifestacioun de Bourge noun pòu èstre que magnifico, e l'esplendour de la vèro Franço, de la Franço terradounenco, prouvinçialo e populàri, ié vai, is iue de tóuti, lusi e dardaia!

La centralisacioun, tóuti lou recounèisson, a douna en bèn coume en mau, tout ço que poudié prouddurre. Mai trop tiblado, la cordo vai peta; touto gounflo a soun regounfle, acò 's l'eterno lèi de la boulegadisso, de l'evolucioun, de la vido, e sian au pica de la daio, rèn que posque l'empacha! Se la naturo, coume disien antan, à l'ourrour dóu vuege, es fatau que li vièii sabo, que li sabo eternalo, rejouncho dins lou sòu Galés, boumbounejon d'aquesto ouro, cercant de regiscla pèr atura l'abracadis d'un nivelamen estùrti.

Lou plus bèu de tóuti li libre, es lou païs ounte abitan. Au liò de n'en destourna, de n'en desmama lou pople emé de mirage enganiéu, ié fau aprene, au pople, à ié legi soun istòri, à ié revera sis àvi, à ié vèire la bèuta dóu païsage que l'embarro, à ié comprene e respeta li mounumen de soun passat, à se chala dins lou charme de si tradicioun lèimo, de si coustumo e abihage, à counserva enfin aquéli parla meirau ounte regreio l'amo d'aquéli d'ounte sourtèn e que degun a dre de li destruire pèr l'escolo.

(...)

A. P. 1912

- - -

1913

Août 1913

Au comité constitué à Bergues pour élever un monument à Lamartine.

Ce fut un grand malheur pour la France aveuglée de n'avoir pas donné, en 1852, sa présidence politique à l'homme génial, au héros qui l'avait, au péril de sa vie, sauvée de la guerre civile et lui avait épargné les plus terribles catastrophes.

Mistral Républicain A. Rey (p.103)

- - -

Annexes

1890 - 1900

Au poète Coran

...Si j'ai des cris contre ceux qui nous veulent forcer d'oublier notre langue, croyez bien, cher poète, que ce n'est pas contre la France ni contre l'unité (dont je suis partisan autant que pas un) mais contre le système de centralisation à outrance que les employés de l'Etat appliquent avec une inflexibilité révoltante.....

(Le journal Les Débats publie, le 7 mai 1914, cette lettre, en disant:

“Assez ancienne puisque le poète de Maillane y dissipe les inquiétudes que provoquaient sa campagne de restauration provençale”)

Archives du Roure

- - -

Lettre antérieure à 1902

Au poète Coran

Mon rêve politique, je ne vous le cacherai pas, c'est l'Etat fédéral appliqué à la France avec les modifications que comportent l'état des mœurs et le progrès moderne. Mais je déteste les niveleurs, qu'ils s'appellent Louis XIV, Babeuf ou Napoléon.

D'après J. Véran

- - -

(Sans date)

A Joseph Loubet

Vive Provence, cela veut dire: vive la France.

L'or di Ceveno L. Teissier (p.133)

- - -

Ce but est de glorifier avec diversité le nom de la France.

L'or di Ceveno L. Teissier (p. 133)

- - -

Mon cher Maurras, c'est l'idée fédéraliste qui engendre le Félibrige (nul ne le sait mieux que moi) c'est par l'idée fédéraliste qu'il vécut, qu'il vit et qu'il doit vivre. Cela est si bien senti par tout le monde qu'on ne peut expliquer que par cet accord tacite, la venue spontanée de vous les jeunes (c'est à dire de tous les indépendants) à l'idée mère. Le jacobinisme centraliste et antiprovincial a vainement essayé de donner le change en s'emparant de nos comités consistoriaux et autres sénats léthifères. Le félibrige allait devenir le tréteau du plus grotesque chauvinisme. Nous a-t-on assez humiliés avec l'antithèse de la petite et de la grande patrie! Allez devant, cher protagoniste, avec les jeunes qui vous admirent. Les "immortels principes" seront bien heureux de suivre... Vobiscum et cum spiritu tuo.

Frédéric Mistral
P. Lasserre

- - -

© CIEL d'Oc – Juliet 2009